le FILM

Montréal, Septembre 1953 10 cents

Not.. roman : GAGNE TA VIE, par LINE DEBERRE

le FILM

MONTREAL,
Septembre 1953
35e année No 2

10 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 – 985 DE BULLION
Tél.: PLateau 9638*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

Rédacteur en chef :
MARC LEBLANC

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Correspondante à Hollywood:
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis

1 an $1.00
2 ans $1.50

On le dit et on le répète

Réalisé d'après le roman de Lamure, le film « Moulin-Rouge » a pour principal personnage Henri de Toulouse-Lautrec. Il a été tourné par John Huston à Paris et à Hollywood. Ses décors et ses costumes ont été conçus par le peintre Vertès. Ses esquisses lui ont valu deux Oscars, ces récompenses suprêmes du cinéma américain. Quand on voit dans le film Lautrec dessiner quelque rapide croquis, c'est la main de Vertès qui se substitue à celle du comédien José Ferrer.

* * *

Depuis le jour où il remporta un premier succès dans *"His Gun for Hire"*, Alan Ladd a tourné 26 films qui ont tous donné des recettes considérables. En ce moment il est en Angleterre avec sa femme et leurs deux enfants pour la réalisation de *"Red Beret"*, qui sera suivi de *"White South"*.

* * *

On demandait aux convives, lors d'un dîner, de proposer d'ingénieuses définitions du mariage. Celle qui recueillit tous les suffrages fut celle de la charmante Jacqueline Pagnol : « C'est, dit Manon des Sources, l'art difficile, pour deux personnes, de vivre ensemble aussi heureuses qu'elles auraient vécu chacune de leur côté...

* * *

Une nouvelle étoile sur les écrans de Londres est Dianne Foster, 23 ans, qui a quitté son pays, le Canada, il y a deux ans, pour tenter sa chance en Angleterre. Elle joue sur les scènes de théâtre amateur depuis l'âge de 13 ans. Dianne a décroché un rôle important dans la nouvelle comédie *"Isn't Life Wonderful ?"*

* * *

Avec le « Pays de la peur », le cinéma nous ouvre toutes grandes les portes du Grand Nord, terre d'aventure, de mystère, d'héroïsme et de science. Et c'est avec ses couleurs qu'elle nous apparaît tantôt dramatique, et tantôt poétique, servant de cadre à un fragment de ce que l'on peut appeler la grande épopée des glaces. Un trappeur, une jeune fille, des Indiens, la police montée. Un canot emporté vers les rapides, un extraordinaire sauvetage, la lutte avec les loups et bien d'autres scènes dramatiques qui n'ont d'égales que la vérité du jeu des interprètes et la hardiesse des images.

* * *

Norman Brooks, un Montréalais, a fait à New-York, un enregistrement de la mélodie *"Hello Sunshine"* et ceci avec un tel succès que la vente de ce disque s'est élevée à $250,000. De plus, Darryl Zanuck a signé un contrat avec Norman pour une comédie musicale en couleurs. La rumeur veut que notre compatriote remplace Donald O'Connor dans *"There's No Business Like Show Business"*.

* * *

L'Opéra a repris *L'Aiglon* d'Edmond Rostand avec une partition de MM. Honegger et Jacques Ibert. Le rôle du duc de Reichstadt était tenu par Madame Geori Boué qui a cherché et trouvé le succès dans les scènes d'émotion plutôt que dans les morceaux de bravoure. M. HucSantana campe un Flambeau gigantesque et Roger Bourdin, un excellent comédien lyrique est aussi saisissant dans Metternich que dans Beckmesser ou dans l'usurier Lheureux d'Emmanuel Bondeville.

* * *

Dick Powell a réalisé son premier film *"Split Second"*. C'est l'histoire mélodramatique de forçats échappés du pénitencier et qui s'exposent au danger de la bombe atomique. Stephen McNally joue avec beaucoup de conviction le rôle de chef de la bande et les interprètes féminines sont Alexis Smith et Jan Sterling.

En page ci-contre : JUNE HAVER a quitté non pas seulement le monde artistique mais le monde tout court pour entrer au couvent.

Le premier grand film en

THE ROBE:

Diana (JEAN SIMMONS) est conduite devant l'empereur Tibère (ERNEST THESIGER).

Marcellus (RICHARD BURTON) est nommé commandant de la garnison romaine de Jérusalem.

Ci-dessus, les soldats jouent la robe au sort.

Ci-dessous, duel entre Marcellus et Paulus (JEFF MORROW).

Tout en se promenant dans les rues animées de Rome, le tribun Marcellus Gallio (Richard Burton) réfléchit avec satisfaction sur la puissance de l'empire romain. Il se rend au marché aux esclaves où un marchand complaisant lui a réservé deux jolies jeunes filles. Il y arrive à temps pour empêcher la fuite d'un esclave grec nommé Démétrius (Victor Mature). Les deux hommes se dévisagent avec haine, mais l'attention de Marcellus se porte bientôt vers une ravissante jeune fille, Diana (Jean Simmons). Il l'a connue et peut-être même aimée alors qu'elle n'était encore qu'une enfant. Maintenant orpheline et sans protection, on veut la marier à l'odieux Caligula (Jay Robinson), héritier de la pourpre romaine.

Il arrive justement, et la vente aux enchères commence. Marcellus, qui l'a toujours méprisé, perd soudain toute prudence et renchérit hardiment sur la mise de Caligula. Il achète ainsi Démétrius dont le futur empereur voulait faire un gladiateur. Il ordonne même de lui enlever ses chaînes, mais Démétrius insiste pour rester à son service.

Toute la famille de Marcellus, et surtout son père, le sénateur Gallio (Torin Thatcher), sont inquiets du coup de tête du tribun. La punition ne tarde pas: Marcellus est envoyé en garnison à l'autre bout de l'empire, à Jérusalem. Il s'embarque le soir même sur une galère, accompagné par Démétrius. Diana vient lui dire adieu, l'assurer qu'elle va demander son rappel, et lui avouer son amour.

A Jérusalem, Marcellus est reçu par le centurion Paulus (Jeff Morrow), une espèce de brute. Son arrivée coïncide avec la célébration de la pâque juive et en route ils rencontrent une foule qui acclame le Messie. Tous deux continuent leur chemin sans se retourner, tandis que Démétrius s'arrête, sentant peser sur lui, comme un appel, le regard de Jésus.

Quelques jours plus tard, Ponce-Pilate (Richard Boone) ordonne d'arrêter le prétendu Messie qui, assure-t-il, trouble la paix publique. Paulus affirme qu'une somme d'argent faciliterait l'arrestation et Marcellus lui remet une bourse contenant trente pièces d'argent. Démétrius, témoin de cette transaction, essaie en vain de prévenir Jésus. Peu de temps après, il rencontre un étranger qui lui dit de croire au Sauveur, et qui est tourmenté par le remords. Il se nomme Judas (Michael Ansara).

Le lendemain, Marcellus est réveillé, du lourd sommeil qui suit une nuit d'orgie, par Paulus qui lui apprend que l'empereur le mande à Capri. Il devra, cependant, avant de partir, faire exécuter la condamnation sanctionnée par Pilate au sujet de trois criminels qui vont être crucifiés.

Démétrius suit la lugubre procession en marche vers le Golgotha. Il cherche à aider Jésus et est brutalement repoussé par les soldats qui l'escortent. Marcellus boit pour oublier ce spectacle et joue aux dés avec les soldats. L'un d'eux propose de tirer au sort la robe portée par le Sauveur. Marcellus veut l'endosser, mais il s'aperçoit que ses mains sont couvertes de sang. Démétrius s'enfuit avec le précieux vêtement, tandis que Marcellus, debout au pied de la croix, entend les paroles de miséricorde: «Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font».

C'est un homme torturé par le remords qui arrive plus tard à Capri et avoue à Diana qu'il n'est pas digne de l'épouser. Tibère (Ernest Thesiger) insiste pour que le tribun soit examiné par ses propres médecins. L'un d'eux déclare que la robe en question était sans doute ensorcelée, qu'il faut la retrouver et la détruire. L'empereur ordonne à Marcellus de se mettre à sa recherche et aussi de profiter de son voyage pour dresser une liste des disciples du soi-disant roi des Juifs.

Marcellus se déguise alors en marchand de tissus et se rend à Cana, en Galilée. En cours de route il achète divers vêtements, dans l'espoir d'acquérir ainsi la robe du Sauveur. Ceux auxquels il s'adresse lui parlent avec conviction de Jésus, de ses miracles, de

relief, procédé Cinemascope:

roman de Lloyd Douglas

avec RICHARD BURTON,
VICTOR MATURE,
JEAN SIMMONS,
JAY ROBINSON

son amour des enfants et des pauvres, si bien que le coeur endurci du Romain est touché et qu'il se promet de ne trahir aucun chrétien.

Miriam (Betta St. John), que le Christ avait guérie, confie à Marcellus que Démétrius va venir à Cana en compagnie d'un vieux pêcheur nommé Simon-Pierre. Le tribun va à leur rencontre et ordonne à son ancien serviteur de brûler la robe qui est toujours en sa possession. Celui-ci refuse. Marcellus la lui arrache et la place sur un brasier dont les flammes refusent de la consumer. Au même moment, il entend la voix qu'il a déjà entendue sur le Calvaire et qui, cette fois encore, implore le pardon pour tous les coupables. Bouleversé, Marcellus se décide à se rendre avec Démétrius à une assemblée de chrétiens groupés autour de Pierre (Michael Rennie). Mais il y a eu trahison et des soldats romains interrompent la réunion. Il y a combat. Marcellus épargne Paulus, puis suit Pierre et les autres disciples qui vont prêcher au monde la foi chrétienne.

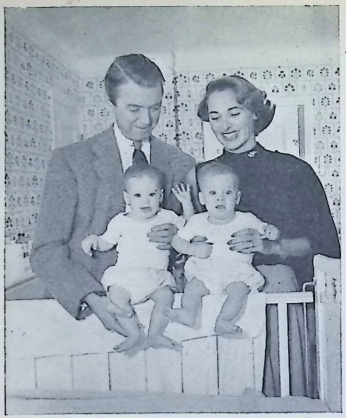
Des mois passent. Caligula est maintenant empereur et veut faire Diana impératrice. Il lui apprend que Marcellus est chrétien, qu'il est traître à l'empire. La jeune fille répond qu'elle l'aime toujours, et n'en aimera jamais d'autre.

Démétrius a subi sans en mourir d'horribles tortures et on l'a transporté et soigné au palais du sénateur Gallio.

Marcellus est arrêté, au cours d'une cérémonie religieuse dans les catacombes. Il va être jugé devant Caligula et celui-ci exige que Diana assiste à ce simulacre de procès, qui se terminera sûrement par la condamnation de l'accusé. En apercevant Marcellus, Diana se lève et va se placer à côté de lui, en réclamant de partager le sort de celui auquel elle est restée fidèle.

Ci-contre de haut en bas, Marcellus au pied de la croix du Sauveur, sur le mont Golgotha.

De retour à Capri, Marcellus avoue son amour à Diana, en dépit du regard mécontent de l'empereur.



Ci-dessus, une scène familiale : JAMES STEWART, GLORIA, sa femme, et leurs deux enfants. — Ci-dessous, STEWART dans *The Naked Spur*, aventure de quatre hommes désespérés et d'une femme.

Le plus glorieux titre de JAMES STEWART

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Le jour où un individu passe les cigares à la ronde, à l'occasion d'une paternité toute neuve, est certes un événement heureux dont il a grandement raison d'être joyeux et fier.

James Stewart, lui, c'est de ce qu'il appelle sa « double-paternité » qu'il exulte. En effet, ce papa en duplicata ne saurait trouver une entrevue complète s'il ne devait vous parler un peu de ses jumeaux ayant atteint le grand âge d'un an, Judy et Kelly.

« Ce sont les plus beaux fleurons de mon diadème, fait-il, heureux comme un roi, et je ne sais de titre auquel je tiens le plus qu'à celui de double-papa ».

Enfin, ne vous avisez pas d'aller interroger Jimmy sans lui parler et de ses jumeaux... et de sa femme ; car ceux qui connaissent Stewart, à l'écran ou ailleurs, comprennent aisément qu'il est de la catégorie des bons maris.

Il n'y a pas tant d'années qu'il revenait de la guerre, où il avait servi dans la force aérienne. Dans sa chevelure les fils argentés s'étaient multipliés sous les combats et les missions difficiles. Chacun se demandait, à Hollywood où il compte tant d'amis, s'il allait pouvoir reprendre sa profession ou si l'oncle Sam la lui avait fait quitter. Certainement, ses multiples succès n'étaient pas oubliés, et son retour serait salué d'une salve d'applaudissements ; mais la lassitude des batailles, chez lui comme chez ceux qui ont vécu les horreurs des guerres dans toutes leurs réalités cruelles, avaient-elles laissé place à l'interprétation d'une fiction plus ou moins légère ?

Ceux qui craignaient se trompaient. L'artiste n'avait pas disparu. Parce que l'âme, l'esprit de l'acteur avaient mûri sous les balles et au milieu des bombardements, sa capacité d'interpréter le caractère d'un autre héros que lui-même ne s'était pas perdue dans la personnalité acquise du soldat.

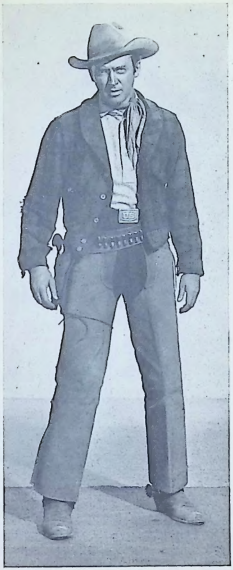
C'est ainsi que nous avons tous retrouvé James Stewart, que je l'ai revu, il y a quelques jours, au cours d'un dîner de la Presse Etrangère de Hollywood. Sa présence, et celle de sa compagne, rehaussait une fête tout intime à laquelle ils avaient voulu se joindre.

Interrogé par chacun de nous, à tour de rôle, Stewart répondait par une anecdote, un mot d'esprit ou, le plus souvent, en nous racontant tout uniment sa vie d'acteur, quelques épisodes de son existence d'aviateur, et le plus longuement, les prouesses de ses deux chérubins : Judy et Kelly.

Aujourd'hui, le Jimmy, légendaire pour sa conversation monosyllabique, aime à parler, il vous entretient volontiers de ses projets d'acteur et de producer, qu'il est tout à la fois dans son film "Thunder Bay".

Comme l'on dit que Bing Crosby est le meilleur homme d'affaires de Hollywood, James Stewart serait le second en ligne directe. Il déclare que tout homme désireux de réussir est en bonne voie de succès, s'il est persévérant. La colonne des finances de son journal l'intéresse autant que celle du cinéma.

Né à Indiana, en Pennsylvanie, le 20 mai 1908, il est le fils d'un marchand de ferronnerie, Alex Cooper. Il nous annonce que l'"Oscar" qu'il gagna en 1940, pour sa "Philadelphia Story" se trouve au magasin de son père, qui en est fier comme de ses propres lauriers.



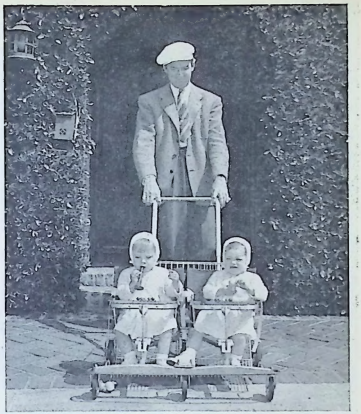
Kansan (JAMES STEWART), héros du film *The Naked Spur*, a JANET LEIGH comme partenaire.

Après les années de collège, Stewart se joignit aux "Falmouth Players" où il rencontra Henry Fonda et Margaret Sullivan. En 1935, il signa un contrat avec M.-G.-M. où il tourna des films à succès, comme l'on sait.

Au cours de ses trois années de guerre, il s'éleva au rang de colonel. Pendant 13 ans, il fut le célibataire le plus recherché de tout Hollywood, lorsque enfin, en 1949, il épousa Gloria McLean, de Beverly Hills. Il est le beau-père de deux enfants, à part ses propres jumeaux. Il mesure 6 pieds 3½ pouces et pèse 167 livres. Son souci est de gagner du poids. Sa moindre préoccupation, ses vêtements, car il s'habille uniment et sans aucune recherche.

Ses loisirs sont ornés de plusieurs violons d'Ingres. A part une belle habileté comme pianiste il est un accordéoniste accompli. Le golf, l'aviation qu'il adore, (il a possédé trois avions) la photographie, etc, etc.

Parmi ses derniers films : "The Rope", "Harvey", "The Greatest Show on Earth", "Bend of the River", "Naked Spur".



Ci-dessus, un papa tout fier de promener JUDY et KELLY à Beverly Hills. — Ci-dessous, la plus récente photo de JAMES STEWART dont le prochain film sera *Thunder Bay*.

Une émission dominicale du *Nez de Cléopâtre*. Les participants, de gauche à droite : JACQUES NORMAND, GERARD PELLETIER, JEAN DESPREZ, le docteur PHILIPPE PANNETON-Ringuet, ROGER DUHAMEL, meneur de jeu et ROBERT LA PALME, caricaturiste.

"LE NEZ DE CLÉOPÂTRE"

L'une des émissions de télévision les plus populaires

Le Nez de Cléopâtre a fêté récemment son premier anniversaire sur les écrans de CBFT. Semaine après semaine, les experts et le meneur de jeu de cet amusant spectacle-questionnaire se sont installés, pour le plus grand plaisir des téléspectateurs, sous l'effigie de Cléopâtre et ont pris part à ce questionnaire qui tient de la devinette et du quiz, faisant participer à ce jeu le public présent dans le studio et le nombreux auditoire des téléspectateurs qui aiment *Le Nez de Cléopâtre*.

Comment était-il en fait ce nez de Cléopâtre, long ou en trompette ? On ne sait et on ne saura jamais avec certitude. « Eût-il été plus court, la face du monde aurait été changée » affirme Pascal. Après plus de deux mille ans, Cléopâtre a gardé tout son mystère. Après un an, les participants ont appris eux aussi la leçon.

Pourquoi avoir baptisé ce programme *Le Nez de Cléopâtre*, demande-t-on à Roger Duhamel. « Pourquoi ? Je l'ai demandé trois fois, et on m'a répondu trois fois, mais je l'ai encore oublié », répond-il sérieusement. (Hum ?)

LaPalme était, jusqu'à récemment, le caricaturiste attitré de cette émission. Il illustrait de dessins énigmatiques les questions que posent les experts. Certes, il était censé les mettre sur la voie mais parfois il se souvenait de la belle et mystérieuse reine d'Egypte et s'amusait à les mystifier un brin. Il a été remplacé dans ses fonctions par Lomer Gouin et Rolland Boulanger, qui alternent d'une émission à l'autre.

Ce qui importe au fond c'est que *Le Nez de Cléopâtre* ait la « cote d'amour » auprès des téléspectateurs et que grâce à ce programme des personnalités comme Jean Desprez, Philippe Panneton-Ringuet, Roger Duhamel et Gérard Pelletier puissent montrer le bout du nez sur les écrans ; ainsi, leur visage, après leur prose, peut devenir

familier au grand public. Quant à Jacques Normand, qui lui aussi, fait partie de l'équipe régulière, il assure par son bagout le côté « spectacle » du programme.

Selon Roger Duhamel, le meneur de jeu, chacun des experts a son « soir », celui où il est particulièrement brillant et lancé et où il trouve les réponses dans le temps de le dire. Ces soirs-là les questions se succèdent à un rythme d'enfer. Et, en cherchant les réponses, chacun révèle son caractère. Ainsi, Roger Duhamel croit que : « le logicien du programme est Gérard Pelletier qui procède par déductions rigoureuses. Panneton joue de son charme et de son érudition, Normand, lui, a des intuitions étonnantes ».

Quant à Roger Duhamel, il ne sait pas ce que c'est que d'avoir le trac. Seul le maquillage l'ennuie. Mais il oublie les caméras et les projecteurs, et, dirigeant les questions et menant le jeu, il se sent aussi à l'aise que s'il était dans son propre salon en train de passer le temps avec des amis à jouer aux portraits ou tout autre jeu de société. D'ailleurs, Roger Duhamel, nous confie qu'avec Jean Boisvert, le réalisateur du programme, il peut se sentir absolument en confiance. Jean Boisvert est un réalisateur qui a beaucoup de rapidité et de souplesse et qui est capable de régler en une seconde tous les problèmes qui pourraient se présenter.

Le public, qui peut assister au spectacle dans le grand studio de télévision où se déroule l'émission, donne, par ses réactions, de l'animation aux experts comme à l'animateur. « Nous sommes tous des cabotins, avoue Duhamel, et moi le premier. Philippe Panneton, lui aussi, a beaucoup plus d'esprit quand quelqu'un profite de sa cogitation. »

Et chaque semaine, durant une demi-heure, au rythme moyen de douze questions par émission, le jeu se continue. Les questions les plus variées, les plus actuelles, les plus imprévues parfois, ont déjà été résolues. Chaque semaine aussi, devant les écrans, des téléspectateurs jouent « pour rire » ou « pour de vrai » selon qu'ils s'amusent simplement des difficultés des experts ou bien cherchent sérieusement avec eux la solution, détournant les yeux au moment où, sur leur écran, on leur montre la réponse à la question posée.

L'homme comme la femme est curieux de nature. *Le Nez de Cléopâtre* n'a pas fini de l'intriguer.

LORENZO CAMPAGNA, annonceur, pianiste et disc-jockey

"J'AI choisi la radio parce que je n'aime pas me confiner à un travail en particulier », nous confie en souriant l'annonceur fantaisiste Lorenzo Campagna. « Ce médium m'offre un champ très vaste d'activités des plus variées, et c'est pourquoi je m'y plais tant ».

Mais la courte et fructueuse carrière de ce dynamique annonceur a failli se dessiner tout autrement. Ecoutons-le nous avouer : « Du cours classique j'ai sauté au cours scientifique puis à l'étude sérieuse du piano. A 18 ans, je songeais vraiment à devenir pianiste de concert. C'est dans ce but que j'étudiai durant trois ans avec M. Alfred Laliberté. Des difficultés financières m'ont empêché de poursuivre mes études et d'atteindre à mon idéal. Alors, je me suis tourné vers la radio ».

Pendant deux ans, Lorenzo Campagna fait ses premières armes radiophoniques au poste CBJ de Chicoutimi, puis en 1947, on le retrouve au poste CBF de Montréal où il continue de prodiguer ses talents et sa bonne humeur.

[*Lire la suite page* 30]

LORENZO CAMPAGNA ne se limite pas à la radio, la télévision fait également appel à ses services.

EDWIGE FEUILLÈRE

EDWIGE FEUILLÈRE est l'une des *Adorables Créatures* que nous a présentées Christian-Jaque. Dans ce film, elle incarne une riche veuve dont le grand coeur, la générosité ne sont que façade, calculs. Personnage odieux de cette satire plus féroce qu'elle ne veut le paraître, mais création complexe, et si parfaitement composée qu'elle nous gagne à son jeu.

Dans le même temps, Edwige Feuillère reprenait au Théâtre Sarah-Bernhardt, *La Dame aux Camélias*. La « première » eut figure d'événement. Le tout-Paris — ministres, diplomates, écrivains, artistes — y fut présent. Ce n'était pas pour réentendre une pièce que nul n'ignore, mais pour revoir Edwige Feuillère, aimer et mourir dans les bras d'Armand Duval.

Le public parisien a fait le succès de la pièce et du film. Cette double réussite maintient le nom d'Edwige Feuillère au tout premier rang, ou plus exactement, dans une sorte de prestige où nul ne la remplacera.

On connaît sa carrière. Près de quarante films, autant de pièces jouées des milliers de fois sur d'innombrables scènes, toute une vie voulue, conduite par l'art dramatique, et à lui consacrée, ont donné à Edwige Feuillère cette autorité de grande comédienne qu'on reconnut jadis à Sarah Bernhardt, à Réjane et qui ne se trouve plus guère de nos jours.

C'est peut-être aussi qu'elle a su ne pas se disperser, demeurer, parmi les curiosités que suscite toute renommée, discrète, secrète, parfois distante. La grande part d'elle-même qu'elle a donnée à son art, le fut sans restriction, sans calcul, pour l'amour du métier qu'elle avait choisi. Mais sa vie privée lui est restée, et nul n'en a connu les épreuves, les joies ou les peines, qui n'y fût convié. Miracle aussi, dans un monde qui ne respecte guère la discrétion. Et cependant Edwige Feuillère ne s'impose pas une attitude. Elle souscrit aux nécessités de son métier, elle a joué des scènes légères, campé des héroïnes burlesques ; elle aime rire, manie l'ironie, se moque de sa propre légende...

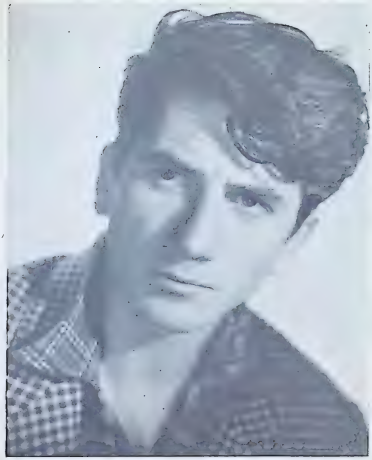
Edwige Feuillère habite du côté des Invalides, un quartier paisible, aéré, aux vastes perspectives. L'appartement donne, en arrière sur les frondaisons du Champ de Mars, dominées par une Tour Eiffel toute proche, gigantesque mais nullement écrasante, comme un songe de fer qui se perd dans le ciel... A peine avez-vous franchi le seuil de l'appartement que vous accueillent les souvenirs de théâtre. L'entrée est décorée de vitrines qui sont un peu le musée de la comédienne. Edwige Feuillère ne croit pas que le théâtre soit tout à fait une fiction. En scène, autour d'elle, il faut que les meubles soient d'époque, les bibelots précieux. Si les bijoux ne sont pas toujours vrais, ils ont leur vérité théâtrale, c'est-à-dire parfois d'illustres origines...

Voici minutieusement rangés, l'éventail de dentelle noire de *l'Aigle à deux têtes*, deux petites bourses qui ont plus d'un siècle et qui jouèrent leur rôle dans le charmant proverbe [*Lire la suite page* 30]

Ci-contre de haut en bas, EDWIGE FEUILLERE dans une ravissante toilette qu'elle portait pour *Adorables Créatures*. — La même entourée de l'amitié de deux camarades de théâtre.

DANIEL GÉLIN

a fait retraite dans la Maison du Silence



DANIEL GELIN a fait retraite dans la *Maison du Silence*.

D'ORIGINE BRETONNE, né à Angers, en 1921, Daniel Gélin ne s'est pas imposé dès son premier rôle par une création brillante et facile. C'est qu'à l'âge où ses camarades débutent généralement dans les emplois de jeunes premiers pour midinettes sentimentales, Daniel Gélin était déjà mûr pour les rôles de force.

Jeté dans la vie, très tôt, avec l'avidité qu'il avait de vivre, son expérience d'homme lui servit de cours dramatique. Bien sûr, il était passé chez René Simon et au Conservatoire, comme il avait fréquenté les collèges, pour s'en faire expulser. Pour apprendre son métier de comédien, il en avait fait vingt autres, puis tandis que le théâtre lui apportait déjà des succès, Daniel Gélin rongeait son frein au studio où l'on offrait à cet affamé des rôles sans moelle et sans chair.

Il doit à Jacques Becker de l'avoir enfin révélé, de lui avoir permis, à travers le personnage du jeune ethnographe de « *Rendez-vous de Juillet* », d'exprimer d'un coup tout ce qu'il tenait en puissance : son enthousiasme, sa tendresse, sa violence, sa précoce amertume, et surtout une autorité qui ne trompe pas. Dès lors, on peut le compter parmi les grands comédiens de l'écran français. Les rôles qui vont suivre ne démentiront pas une seconde les promesses de « *Rendez-vous de Juillet* » dont on exige aussitôt qu'elles soient tenues. Il les tient par la qualité de son jeu ; il les dépasse par son étendue. Son talent s'épanouit en gerbe avec l'humour nuancé de « *la Ronde* », la composition dramatique du parricide de « *Dieu a besoin des hommes* », l'ironie teintée d'amertume d'« *Edouard et Caroline* », l'inquiétude poignante des « *Mains sales* », la tendresse d'« *Une Histoire d'amour* ». Le rôle qu'il crée dans ce dernier film est de ceux qui permettent de juger la valeur d'un comédien. Un personnage « moyen », un peu effacé, qui n'a aucune scène à effet pour s'imposer, aucun coup de théâtre où briller. Daniel Gélin — qui a joué surtout les exaltés — prend ce héros médiocre et en fait un être réel. Ses gestes sont mesurés, sa voix sans éclat. Ecoutez-le pourtant. Ce n'est plus un acteur qui dit son texte ; c'est un garçon qui aime et qui cherche, maladroitement, à définir le bonheur qu'il éprouve...

Daniel Gélin fut un peu l'élève de Fresnay. Ne craignons pas de le dire, l'élève a rejoint le maître ; et il a comme lui, le privilège de couler sa personnalité au moule du personnage — non comme tant d'autres, d'écraser ce dernier sous elle — ce qui est l'art même du grand comédien.

Il a trente ans. Mais comme à vingt, la même frénésie à vivre, la même indépendance instinctive, les mêmes enthousiasmes et les mêmes révoltes. La garçonnière » qu'il a fait installer dans l'appartement familial ressemble à une chambre d'étudiant, avec ses piles de livres, les toiles agressives, qui sont de lui ou de quelque camarade, le poème inachevé, griffonné sur une page de bloc-notes...

[*Lire la suite page* 30]

Ci-contre, DANIEL GELIN, l'un des quatre retraitants, qui se sont réfugiés dans la *Maison du Silence*. — GELIN incarne un personnage dont la vie a été bouleversée par la guerre. Il se confie à un Père Jésuite.

Ci-dessus, BETTY GRABLE, vedette du film *How To Marry A Millionaire*. — Ci-dessous, JOAN CRAWFORD dont la couleur préférée est le bleu, comme elle nous le prouvera dans *Torch Song*.

HOLLYWOOD VU DE PRÈS

Superlatif

Le technicolor, épisode dramatique de la vie de la première reine Elizabeth d'Angleterre, "Young Bess", est, paraît-il, le film de 1953 qui aura eu le plus de vogue. Il fut simultanément montré dans toutes les principales villes du Commonwealth britannique.

•

Amour, quand...

Elizabeth Taylor n'est plus la même personne depuis son mariage et surtout depuis qu'elle est devenue maman, avons-nous remarqué avec une agréable surprise. « Je n'entrevois plus la vie du même oeil, fait-elle, très sérieuse. J'étais nerveuse, instable, car je n'étais pas heureuse selon mon désir. Maintenant que je connais la sécurité que m'inspire mon mari et le bonheur du sourire de mon enfant, il me semble que la terre m'appartient, et que l'avenir est un lendemain fait de sérénité que l'on ne peut appréhender ». Elle est actuellement occupée à filmer "Rhapsody", avec Vittorio Gassman.

•

Ici et là

Vous ne pouvez vous empêcher de honnir Jack Palance, le vilain des films « Shane » et « Second chance », tant il y apporte de talent et de sincérité. — Alexis Smith, étoile de "Split Second", fut découverte par un scout lorsqu'elle n'était qu'une écolière dans un collège de Los Angeles, au cours d'une pièce intitulée "The Night of January 16th". Adele Mara dont le nom véritable est Adelaide Delgado est la fille d'un père espagnol et d'une mère de descendance hispano-irlandaise. — Ceux qui admirent la "Royal Canadian Mounted Police", seront heureux de les revoir prochainement à l'écran, dans un film en préparation.

•

Astrologie

Croyez-vous aux prédictions astrologiques, à l'influence des astres sur la vie humaine ? Vous ne seriez pas le seul de votre espèce. Blanca Holmes, qui après avoir interrogé les hôtes du firmament, en a tiré des conclusions, fait part que Malenkov, né le 21 février 1902 serait un caractère assez rusé, infatigable et ambitieux, quoiqu'il ne possède pas ce qui fit l'autorité de Staline.

•

Initiales ?

Nous étions à comparer les succès de vedettes à M.-G.-M. Quelqu'un remarqua que la lettre G. semble

par **LOUISE GILBERT-SAUVAGE**

(Notre correspondante à Hollywood)

posséder un talisman favorable. Clark Gable, Stewart Granger, qui sera le héros de "Robinson Crusoe", Ava Gardner, superbe dans "Mogambo", Greer Garson, Kathryn Grayson, cette dernière populaire à la radio, télévision et au concert aussi bien qu'au cinéma, Cary Grant, Gloria Grahame, Judy Garland, qui a grandi à ce studio, et qui est devenue chère au public. Avant eux, Greta Garbo, John Gilbert, Jane Gilbert, les soeurs Gish, sans compter les autres "G", qu'on voit à l'écran. Voilà de quoi alimenter la conversation la moins superstitieuse.

•

June Hover

Qui est entrée au couvent il y a quelques mois, (son dernier film : "The Girl Next Door"), vient d'écrire à une amie intime : « Je ne croyais jamais pouvoir être aussi heureuse".

•

Trompe-l'oeil ? . . .

Si l'acteur Arthur Shields brise ses lunettes, il ne sera certes pas embarrassé pour les remplacer. Il en possède trente-trois paires à son usage. Shields, qui est myope, ne se promène pas toujours en compagnie de ses trois douzaines de lunettes d'approche, en cas d'accident. Chacun de ces petits appareils à rapprocher les objets sont différents d'apparence et de fabrication. Il s'en sert selon les nécessités de ses films. Pour un film d'épisode, il portera des lunettes argentées, un peu "passées". Les scènes de plage le verront affublé de bésicles d'écaille de tortue. Ces lunettes vont de pair avec le caractère qu'il doit interpréter. La collection comprend tous les genres, à partir du classique pince-nez au genre « oeil de hibou ». Il s'en trouve des carrées, des oblongues, des rondes, et même des demi-lentilles. Et, j'en oublie, puisque je n'ai pas mentionné le monocle, sans lequel aucune collection de verres optiques ne serait complète.

•

Potins

Michael Rennie, l'interprète du rôle de saint Pierre, dans "The Robe", incarnera le même personnage dans "The Story of Demetrius", dans lequel se trouvent également Victor Mature, Suzan Hayward et Barrie Jones. — Joan Crawford a une préférence marquée pour le bleu. On s'en apercevra facilement par le choix de sa garde-robe dans le film en technicolor "Torch Song" où elle porte 25 créations de Helen Rose, dont 23 sont en bleu ou ornées de bleu. Les deux

Ci-dessus, JEANNE CRAIN vient de quitter le Studio 20th Century-Fox pour une carrière indépendante. — Ci-dessous, RONALD REAGAN a compulsé d'intéressantes statistiques concernant les salaires des acteurs.

Trois acteurs que nous verrons prochainement dans le film *It Happens Every Thursday* : JOHN FORSYTHE, LORETTA YOUNG et SPRING BYINGTON.

autres sont de teinte violette. — Ann Miller est une des rares vedettes de la cité du film américain ne conduisant pas son automobile. La raison est qu'elle ignore tout de l'automobile. C'est pourquoi, me dit-elle, j'ai l'intention de prendre des leçons de conduite d'auto dès la fin de mon film "Kiss me Kate".

•

Réconciliation

Mario Lanza est redevenu l'ami de son studio, M.-G.-M. Non seulement a-t-il permis à ces derniers la location de ses disques de "The Student Prince", par R.C.A. Victor, mais il est question d'un nouveau film.

•

Sa meilleure amie

Personne ne contredira Loretta Young lorsqu'elle déclare que sa mère fut toujours sa meilleure amie. Loretta s'aperçut l'autre jour, avant le filmage télévisique de "Letters to Loretta", que la scène ne lui allait nullement, et qu'elle n'y serait pas à l'aise sans un changement de décor qu'elle ne pouvait définir. Elle obtint la permission de mander sa mère, Mrs Gladys Belzer, à qui elle dit à l'appareil : "Mother, this set just does not look like me, will you come ?" Mrs. Belzer, décoratrice d'intérieur de renom ne se le fit pas demander deux fois. Elle vint en vitesse, et en un tour de main opéra une couple de changements qui firent toute la différence du monde. « Maintenant, je me sens chez moi », fit Loretta, et la pièce débuta.

•

Quinze ans déjà ...

Betty Grable, engagée par la compagnie 20th Century-Fox, il y a quinze ans, et que nous verrons dans la production de cinémascope "How to Marry a Millionnaire", quittera momentanément ce studio et sera prêtée pour la première fois au studio Columbia, pour le film "The Pleasure is all Mine".

•

"Free-Lance"

De plus en plus, les vedettes cinématographiques semblent s'engager vers l'indépendance que leur procure le "free lancing". En ce moment, c'est Jeanne Crain qui quitte Century-Fox, après un contrat de dix ans. June Allyson s'en va également de M.-G.-M. et plusieurs autres quittent petit à petit leur studio d'origine. Il semble certain que June Allyson, en particulier, ne saurait manquer de travail, car elle est demandée par tous les producers à la fois. Cette actrice est l'une des plus populaires au cinéma.

•

Saskatchewan

Alan Ladd, que l'on a vu dans maints westerns, où il excelle d'ailleurs, des films de pionniers, tel "Shane", où il est un personnage sympathique, tourne en ce moment, "Saskatchewan", il va sans dire dans la Saskatchewan. Alan Ladd, est en ce moment, au faîte de ses succès, semble-t-il. Ensuite, ce sera "The Virginian", une reprise, car ce film doit avoir été refait une bonne demi-douzaine de fois.

•

Une de perdue ...

Greer Garson au cours de quelques jours de vacances à Palm Springs, se fit voler ses bijoux et sa montre préférée. Cette semaine, elle a reçu deux montres, la première comme prix d'entrée lors d'une réception de journalistes de magazines, et l'autre de son mari E. E. Fogelson qui s'était empressé de faire venir une montre identique à celle qu'elle regrettait tant.

•

Le petit nombre

Selon des statistiques, dit Ronald Reagan, il se trouverait en ce moment plus de sept mille acteurs à Hollywood, dont seulement une centaine atteindraient les $50,000 et plus l'an, avant déductions de taxes. 80% atteindraient les $6,000 l'an, et 75% du groupe entier, $3,000. Quelques-uns seulement se classeraient entre $10,000 et $15,000. Les autres végètent. Un certain nombre ont une autre occupation, tout en conservant leur titre d'acteur. Et les incorrigibles « viveurs de promesses » ne cessent de se diriger vers cette cité au mirage plus brillant que la réalité...

•

Gérard Oury est le spécialiste au théâtre et au cinéma des rôles royaux et impériaux. Il était Charles V dans « Du Guesclin », Louis XV dans « Madame Louis XV », Louis XIV dans « Mademoiselle de la Vallières », Henri III dans « La reine Margot » d'Edouard Bourdet et Néron dans « Britannicus ». Il vient de tourner coup sur coup François 1er dans une superproduction de Walt Disney et Napoléon Ier dans « Les Travailleurs de la Mer » de Raoul Walsh.

•

La péninsule de Monterey a servi de fond de tableau à des films aussi nombreux que variés. Ses dunes ont transporté l'auditoire en Palestine dans *"Sword in the Desert"*. D'autres parties de ce territoire ont représenté, tour à tour, la Belgique, l'Australie, les rochers de Dover, la Suisse et la Norvège. La plage qui s'étend de Cypress Point à Pebble Beach, ressemble à la Riviera franco-italienne ; on y a photographié certaines scènes d'« *Intermezzo* » et, lorsque la vague déferlait et que le vent hurlait, d'autres de « *Rebecca* », ce film tiré du célèbre roman de Daphne du Maurier.

Ci-dessus, **EVELYN KEYES** vient d'interpréter plusieurs rôles dramatique, notamment dans *Enchantment* et *Mrs. Mike*.

Ci-dessus, **WANDA HENDRIX**, vedette de *Sierra* dont l'action se déroule devant un décor de beautés naturelles à Kanab, dans l'Utah. Audie Murphy est son partenaire.

Ci-dessous, **AVA GARDNER**, la *femme fatale* de nombreux films dont le plus récent est *Mogambo*.

Ci-dessous, la célèbre nageuse **ESTHER WILLIAMS**.

Gagne ta vie

NOTRE ROMAN D'AMOUR

par LINE DEBERRE

Non, M. Gantois n'était pas un méchant homme.

Lorsque, seize ans avant ce jour, il avait demandé en mariage sa cousine, Léontine Durieux, veuve sans ressource et ayant une enfant de six ans, il avait juré à la jeune mère hésitante qu'il aimerait la fillette et remplacerait près d'elle le père disparu.

Il était sincère alors. Mais deux garçons étaient nés qui, eux, étaient bien ses enfants et il leur marqua une préférence visible.

La petite Léone en souffrit, devint jalouse et cacha cette jalousie comme une chose honteuse, s'exagérant la rancune qu'elle voulait à son beau-père et qu'elle prenait pour de la haine.

La mère, elle, n'avait guère le temps de se pencher sur cette petite âme de sensitive et comme Léone restait froide, mystérieuse, presque sauvage, M. Gantois, qui se piquait de psychologie, diagnostiqua un soir :

— Cette petite n'a pas de coeur, elle n'aime qu'elle.

On en conclut qu'un tel égoïsme ne méritait que l'indifférence et on ne la lui marchanda pas.

De reste, la vie était devenue difficile pour le ménage chargé de trois enfants et ne pouvant compter que sur les appointements du père, lequel, fonctionnaire consciencieux mais maussade, facilement irritable, ne sut pas se gagner les sympathies de ses supérieurs et se trouvait encore, à cinquante ans, simple sous-chef de bureau.

Aussi, lorsque le fils de leur propriétaire lui demanda sa belle-fille en mariage, le fonctionnaire répondit-il un « oui ! » radieux, prouvant quel désir il avait de se débarrasser de la jeune fille.

— Ma chère, vint-il dire à sa femme c'est un parti inespéré. Louis Lecomte, du reste, est plutôt bien physiquement, d'excellente famille, il a une bonne situation et, de plus, il est fou de ta fille. Hein ! tu es bien surprise ! Oui ! en voilà une de casée.

Mme Gantois, que les soucis d'un budget trop modeste avaient épuisée avant l'âge, se réjouit comme il convenait.

— Il sait qu'elle n'a pas de dot ?

— Parbleu ! Allons, appelle Léone, on va lui annoncer son mariage. Nous sommes en juin, on fera la noce au commencement d'octobre.

Léone s'était toujours montrée docile, aussi ses parents furent-ils fort surpris de sa réponse :

— Je n'épouserai pas Louis Lecomte, ce garçon me déplaît.

— Tu refuses Louis Lecomte et tu t'imagines qu'il va s'en présenter un autre, hein ? Tu te mets le doigt dans l'oeil, ma petite. Les maris sont rares, aujourd'hui, pour les filles sans dot et incapables de gagner leur vie. Louis Lecomte ? Je n'aurais pas rêvé mieux pour ma propre fille si j'en avais eu une. Ah ! je suis heureux de n'avoir que des fils. Au moins, eux, plus tard, ils se débrouilleront, ce sont des cerveaux, des coeurs, ces petits.

Sa fierté pour ses fils, qu'il prenait pour des phénix, se reflétait sur son visage jaune de sédentaire souffrant du foie. Léone, de sa voix tranquille, claire, riposta :

— Robert et Gaston ? Deux enfants gâtés, pour le moment, deux cancres et vous le savez bien, au fond. A treize ans, Robert n'a pas encore son certificat d'études et il le ratera dans huit jours, c'est couru..

Ah ! cet examen proche, c'était la blessure secrète du père qui, en effet, n'osait croire en une réussite impossible. Que Léone se permit de juger ses frères, l'exaspéra pourtant :

— Laisse les petits tranquilles, c'est de toi seule qu'il s'agit. Donc, écoute bien et dis-moi que ma résolution est irrévocable : ou tu acceptes Louis Lecomte ou tu pars.

— Oh ! mon ami !

Cri angoissé échappé à la mère. On chassait sa fille !

— Calme-toi, je t'en prie. Je suis le maître ici et j'ai la prétention de faire mon devoir, d'avoir même fait plus que mon devoir envers cette ingrate, Tu ne veux pas te marier, ma belle ? Libre à toi, mais comme je n'ai pas les moyens de te garder à rien faire, gagne ta vie ! Tu as compris ?

Léone leva les yeux, regarda sans trouble son beau-père et de sa voix calme, égale, répondit :

— J'ai compris. Bonsoir, maman, bonne nuit, père.

Elle embrassa Mme Gantois, livide et tremblante, lui murmura très bas :

— Ne crains rien, je saurai me débrouiller !

II

Le lendemain matin, quand le sous-chef fut parti pour le ministère, Léone, qui avait préparé sa valise dans la nuit, alla faire ses adieux à sa mère encore au lit.

— Que veux-tu, puisque tu tiens à essayer de te tirer seule d'affaire, je ne veux pas t'en empêcher, ma petite. Seulement, sans volonté, je le suis souvent, mais si tu avais besoin de moi, je saurais me montrer. As-tu un projet, au moins ?

— Aucun, maman, fit Léone en rougissant.

Elle avait un secret !

Son enfance solitaire lui avait, très tôt, développé l'imagination. Privée des jouets qu'elle dédaignait par fierté, elle se distrayait depuis des années en écrivant des histoires. D'abord, ces histoires avaient été des contes de fées. Une bonne fée arrange si bien tout, et si vite !

Plus tard, la jeune fille avait inventé et griffonné des romans d'amour. Sa solitude avait fini par lui plaire, car elle l'avait peuplée de tout un monde choisi selon son goût.

— Maman, murmura-t-elle, tu m'as dit, il y a un an, le jour de ma majorité, que tu tenais à ma disposition le petit héritage de papa. Alors, si tu voulais bien... Cela m'aiderait dans les commencements. Il me faut une chambre... une pension...

— Mais naturellement, ma petite. Ton petit héritage est là, dans le tiroir de la commode, sous les mouchoirs. Pas grand'chose, hélas !

Elle retint ses larmes et parvint à sourire à la petite qui mettait son argent dans son sac.

Allons... puisque Léone reviendrait tous les dimanches... Bien des mères se contentent, leur fille grandie, de ces brèves entrevues ! Mme Gantois ferait comme elles.

Et puis, au fond, Léone était sage, courageuse et raisonnable !

— A dimanche, donc. Viens pour midi, Ah ! quel malheur que ce pauvre Louis te déplaise ! C'était un mari parfait, tu sais !

Un affreux serrement de coeur, d'abord, en descendant les trois étages, en s'éloignant de ce loyer qui, si elle n'y avait trouvé le tendresse qu'elle désirait, n'en était pas moins le nid.

Cela ne dura pas.

Sa mère lui a conseillé une pension de famille où, jadis, une cousine venue de province est descendue et c'est là que Léone a promis d'aller.

L'hôtel est sur la rive gauche, près du Luxembourg. Un taxi y a déposé la jeune fille et, tout de suite, l'esseulée est bien accueillie, traitée avec des égards, considérée comme un personnage.

La chambre dans laquelle on porte sa valise est petite, propre, claire, bien mieux que celle qu'elle vient de quitter. Une sonnette, près de la porte, fera monter la femme de chambre, car, désormais, Léone sera servie.

Mais elle n'a pas du tout l'intention d'en abuser. Elle range ses effets, ses papiers, les feuillets de son futur recueil de poèmes, Elle relit un sonnet inachevé :

Et j'aperçus enfin, surgi du crépuscule,
Mon idéal vivant qui marchait devant moi.

— Pas mal, marmotta-t-elle. Mon idéal vivant ? Dire qu'on voulait m'imposer l'ineffable Louis Lecomte comme idéal ! C'est navrant et comique à la fois. Bon garçon, Louis, incontestablement, mais bête ! Un vice rédhibitoire, la sottise ! J'ai subi celle de mon beau-père, c'est suffisant.

Midi ! Mme Gantois, maintenant, mettait le couvert, courait à la cuisine, prenait des mains de ses fils béret et cartable, s'informait de la santé de son mari avec la phrase habituelle qui déclenchait automatiquement la fatale réponse :

— Quand on a un foie comme le mien, comment veux-tu que ça aille bien ?

Libérée, Léone ? Allons donc. Sa pensée la ramène au logis qu'elle vient de quitter. Parle-t-on d'elle ? Que disent ses frères de son départ ? En sont-ils tristes ? Elle n'ose le croire. Seule, la mère doit se sentir dépossédée, pas les

Savoir qu'elle est aimée ne suffit pas au coeur d'une jeune fille. Elle rêve sans cesse d'un amour partagé... et peut-être le destin le lui fera-t-il rencontrer ?

Dessin de JEAN MILLET

autres ! Ils sont plutôt délivrés, les autres !

Comme elle l'est d'eux ! Allons, tout est pour le mieux !

Elle descendit déjeuner au moment où les pensionnaires plaient leur serviette. On la dévisagea amicalement tant sa jeunesse surprenait dans ce milieu de vieilles dames provinciales. Puis la salle se vida et une servante bien stylée présenta les hors-d'oeuvre à la jeune fille.

Cinq jours après, Léone allait embrasser sa mère. On la retint à déjeuner et les questions fusèrent. Que faisait-elle ? Avait-elle trouvé une situation ?

III

Trois mois ont passé ! Trois mois pendant lesquels Léone a frappé en vain à toutes les portes, parlé à tous les directeurs de magazines, à tous les éditeurs de romans.

Oh ! partout elle fut reçue fort poliment ! Le monde des lettres met des formes pour refuser la copie des débutants. On lui laissa même croire qu'un jour... peut-être...

Octobre était venu, faisant fuir vers leur province les pensionnaires désireuses de retrouver avant l'hiver leur home habituel. L'hôtel se vida en une semaine.

— Mademoiselle Léone, je crains de ne pas pouvoir vous garder. Oh ! je ne vous renvoie pas, cherchez quelque chose, prenez votre temps. Pourvu que vous ayez trouvé dans une huitaine... cela me suffira.

On lui donnait ses huit jours, comme à une servante, et il fallait qu'elle remerciât, elle qui n'était pas même une servante, puisqu'on ne la payait pas.

Elle s'effraya du lendemain, toujours décidée à ne pas revenir chez M. Gantois, et tremblant devant la misère proche, car elle savait bien qu'elle ne trouverait aucun emploi.

Son talent de romancière, de poétesse ? Elle savait maintenant ce qu'il valait. Elle n'avait pas oublié les jugements indulgents de ceux auxquels elle avait fait lire ses essais.

Littérature de jeune fille romanesque ! Sonnets d'écolière éprise de poésie... Aucune originalité.. Et puis tout cela manquait d'expérience, c'était « jeune », effroyablement jeune, malhabile, intéressant seulement pour son auteur. »

Huit jours pour trouver quelque chose, n'importe quoi !

Elle ne songe plus à être une George Sand moderne, une Gérard d'Houville, une nouvelle Delarue-Mardrus ! Elle accepterait le plus modeste emploi, seulement... il n'y en a pas de modestes disponibles.

Elle s'adressa aux fournisseurs de l'hôtel. M. Gantois qui depuis deux ans faisait la comptabilité, le soir, et avait dressé la jeune fille à le seconder, lui avait là, pour une fois, rendu service, car grâce à ces connaissances, la crémière voulut bien lui donner gratis une chambrette sur la cour.

— Vous aurez toujours un toit, ma belle. La pièce n'est pas luxueuse, elle est un peu humide parce qu'on ne l'occupe pas depuis longtemps, mais ça vaut mieux que rien. Pour la peine, vous me ferez mes comptes. Et si j'entends parler de quelque chose, je vous le dirai.

Un toit, pour cette petite bourgeoise effarouchée à la seule pensée d'être jetée dans la rue, c'était beaucoup !

Le septième jour elle n'osa pas aller chez sa mère, sans chapeau neuf et avec ses vieilles chaussures.

Elle envoya un pneu. Son patron, écrivait-elle, avait un roman à terminer et elle devait aller chez lui mettre de l'ordre dans ses derners feuillets manuscrits.

Triste dimanche dans cette chambre glaciale, devant une tasse de lait et deux croissants.

C'est trop vraiment !

Après tout, c'est vrai que Louis ferait un bon mari. L'amour ? Peuh ! pouvoir aimer celui qui vous aime, est-ce donc si nécessaire ? Se laisser aimer doit suffire !

Donc, se résigner, avouer sa défaite, accepter ce qu'elle a refusé trois mois avant tant de véhémence !

Se résigner serait facile s'il n'y avait pas M. Gantois.

Léone l'entendait déjà, dans sa rêverie amère, triompher bruyamment.

— Ah ! ah ! on y revient, au mari riche ! On a fait la fière, mais comme, au fond, on est une petite personne pratique, aimant ses aises, son confort, l'oisiveté, on se dit qu'après tout Louis Lecomte est un bon mari...

Si cela avait dû être tout ! Mais Léone connaissait trop bien le fonctionnaire pour ne pas prévoir qu'il triompherait aussi, sans délicatesse, devant le fiancé enfin accepté.

— Mais bon, sans moi, vous ne seriez pas là, c'est moi qui vous le dis ! Léone s'est fait prier, mais oui...

Ce qui, plus tard, pourrait être reproché à l'épouse par le mari, à la première discussion possible !

— Du reste, tu ne voulais pas de moi, paraît-il ! Tu as dit oui pour obéir aux tiens, mais tu ne m'aimes pas, tu ne m'as jamais aimé. Tu m'as épousé pour mon argent !

Non, non, Léone n'accepterait de pareils reproches. Il fallait tenir, tenir encore, malgré tout ! Qui sait si, demain ou dans deux ou trois jours, il ne se présentera pas un emploi pour elle ?

Elle but son lait, mâche lentement ses croissants en regardant par la fenêtre la cour encombrée de caisses d'oeufs, de brocs vides.

La voix puissante de la crémière perça les murs :

— Mademoiselle Léone ! Lé... ô... ô.... ne ! Descendez donc, vous devez geler chez vous ! Il fait un froid !... On se croirait déjà en décembre.

La petite obéit et frissonna d'aise dans la cuisine dont le fourneau rougissait.

— Ma chère, mon mari me paye le ciné. Pas, Eugène ? Alors si vous voulez être des nôtres... A votre âge, il faut de la distraction. Ne refusez pas, je me fâcherais. C'est Eugène qui paye votre place, comme de bien entendu. Ah ! le café est chaud ! Prenez donc une tasse dans le buffet, mon petit, vous allez en boire un peu avec nous.

IV

Le lendemain matin, Léone s'éveilla vaillante, pleine d'espoirs renouvelés.

Le film vu la veille l'avait éblouie par la sple deur de sa mise en scène et le jeu des acteurs, mais elle avait trouvé le scénario d'un plat !

Evidemment, on pouvait faire aussi bien, mieux même, se nommât-on tout simplement Léone Durieux et signât-on « Léone Dalimah ». Et puisque les portiers des studios défendaient si résolument leur porte, pourquoi ne pas s'adresser à une vedette ? Justement, le jeune premier admiré la veille était l'interprète rêvé pour *L'Amour vainqueur*, la meilleure oeuvre de la jeune fille, oeuvre qui était une grande nouvelle facile à découper en scénario.

La crémière avait l'Annuaire des téléphones dans lequel Léone trouva l'adresse de Guy d'Harzac.

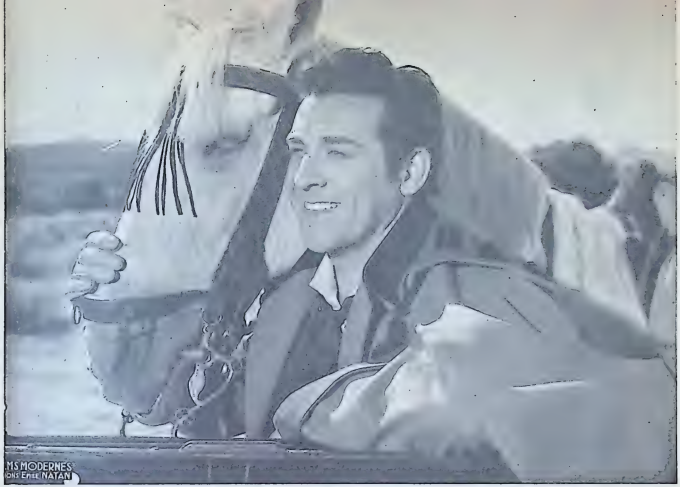
C'est à deux pas d'ici, pas besoin du métro !

Avant de sortir, elle se regarda dans la glace minuscule fixée au mur, au-dessus de la caisse de crémerie, et se sourit.

Petite, mince, trop simplement habillée. Léone avait, malgré cela, un charme réel, prenant, ce charme des enfants peu aimés qui sont restés craintifs et toujours prêts à aimer qui leur montrera un peu de sympathie. Les yeux de Léone, très grands, presque trop grands dans ce visage menu, étaient intelligents, décidés. La bouche, restée enfantine, esquissait une moue naturelle lorsqu'elle ne souriait pas. Le nez régulier, le teint mat, les cheveux courts plats, dégageant les oreilles charmantes lui faisaient un profil de camée d'une délicatesse exquise.

Oui, Léone était jolie, mais cette jolieesse ne s'affirmait pas à première vue, elle ne pouvait être remarquée que des connaisseurs.

— Pas mal, se dit la jeune fille. M. Gantois dirait que je suis vaniteuse, mais, en toute sincérité, je dois reconnaître que je ne suis pas mal, surtout pour



LUIS MARIANO dans une scène du film *Violettes Impériales* dont l'action se déroule tantôt en Espagne et tantôt à Paris, sous le règne de Napoléon III.

un auteur de scénario. Je n'aspire pas à tourner comme vedette par conséquent, je suis très acceptable. Allons-y !

Guy d'Harzac, selon elle, devait avoir tout au plus vingt-cinq ans. Jeune comme elle, il se montrerait plus affable que les messieurs âgés, surmenés de besogne et désabusés qu'elle avait été solliciter. Elle partit résolument, mais, devant la maison de l'acteur son assurance l'abandonna.

Elle allait jouer sa dernière carte, en somme.. et, au moment de tirer cette carte, elle était prise d'une appréhension si forte qu'elle devint douloureuse infiniment.

« Mauvais état pour expliquer mon scénario, pensa-t-elle. Si j'ai l'air d'une débutante, il ne m'écoutera même pas. Et même si je retrouve mon sang-froid, vais-je réussir ? Guy d'Harzac ne doit pas manquer d'auteurs, il est célèbre, on doit l'encombrer de manuscrits.. Et puis, on doit lui recommander des écrivains, pourquoi me ferait-il bon accueil ?

Elle était revenue sur ses pas, indifférente à la pluie qui tombait depuis des heures, tenace, fine, pénétrante. Elle gagna le jardin du Luxembourg, arpenta les allées désertes, se disant, pour se trouver excusable d'hésiter, qu'après tout il était trop tôt, qu'on ne se présentait pas chez les gens à des neuf heures du matin.

En cette fin d'octobre pluvieux, le jardin était sinistre, avec ses allées jonchées de feuilles mortes qui se transformaient en boue sous la pluie.

« On dirait un immence cimetière, ce jardin ! »

Cimetière... mort... suicide... La pensée de Léone galope, galope, son esprit romanesque brode un roman, le sien, cette fois...

Jusqu'ici, elle n'avait pas pensé à cette fin possible : le suicide ! Souvent, discutant en soi-même la possibilité d'un retour possible au foyer familial, elle avait conclu : « C'est une manière de suicide, cela ! » Il en était un autre, définitif !

Un vers se forme en sa pensée :

Trop lasse pour vivre, je préfère mourir.

Littérature ? Possible, mais sincérité aussi, désarroi d'un coeur de vingt ans qui cherche un abri sans le trouver !

Se tuer ! Le pensée vous en vient parfois, surtout lorsqu'on est très jeune et qu'on ignore encore le prix de la vie.

Les journaux, de temps en temps, signalent la fin volontaire de quelque désespéré.

« Encore une folle qui a avalé du véronal ! »

Phrase prononcée par M. Gantois, quelques mois avant à propos d'un fait divers. La victime, soignée à temps, avait déclaré ne pas avoir souffert de sa tentative.

Eh bien ! si le sort continue d'être contraire à Léone, elle tentera peut-être cette suprême libération. Ayant tout raté, elle ne ratera peut-être pas son suicide !

Au fond, elle n'est pas très persuadée qu'elle osera !

La vie même rude, est bonne malgré tout, et puis Léone pensait à sa mère, qu'un suicide désespérerait. Ses frères ? Taquins, insupportables parce que trop gâtés, mais affectueux au fond... Gaston surtout ! L'an dernier, pendant sa grippe, il était si tendre pour Léone, si reconnaissant qu'elle lui tint compagnie !

Elle sait qu'elle ne peut pas supporter de vivre avec eux, mais elle sent qu'elle les aime bien et qu'elle leur est chère.

Et puis acheter du véronal, ne doit pas être facile ! C'est peut-être cher, le véronal ? La jeune fille a pour toute fortune sept francs ! Non, non, vraiment, elle n'a pas les moyens de s'empoisonner... ni, soyons franche.... ni le courage !

Seulement la pensée qu'elle a cette porte de sortie à sa disposition, lui re-

donne l'énergie nécessaire pour oser la démarche désirée.

Elle se ment à soi-même, elle sait qu'elle se ment, mais ce mensonge est nécessaire pour la rendre vaillante :

— Allons-y ! Si j'échoue, je fais une cure de véronal.

•

Guy d'Harzac habitait au second étage un vaste appartement ultra-moderne. Un domestique, encore mal éveillé à dix heures, introduisit, sans lui demander son nom ni le but de sa visite, la jeune fille dans un studio aux meubles lisses, aux murs nus.

— Je vais prévenir monsieur.

Les pièces communiquaient entre elles par des portières et Léone entendit très bien le domestique, probablement entré dans la chambre de l'artiste, annoncer familièrement :

— Ça commence, monsieur.. Y a une «journalisse» qui vous demande. C'est beau, la célébrité, mais c'est quand même encombrant.

— Nécessité du métier, mon vieux Jean. De quel journal ?

J'ai pas demandé. Faut pas négliger même les petits, d'après vous, alors, allez-y ! Une veine que vous alliez pas au studio ce matin, le petite va pouvoir vous interviewer à son aise. J'vas préparer quelques photos.

La tenture se souleva. Guy d'Harzac parut.

Léone s'était levée, décidée à avouer d'abord qu'elle n'appartenait pas à la presse, mais elle resta silencieuse, interdite, ne reconnaissant pas, en cet homme de trente ans aux traits fatigués, le prince charmant de l'écran.

— Je suis à votre disposition, mademoiselle. Ah ! ah ! une débutante, je parie ? Vous avez le trac, sans doute ? Asseyez-vous et reprenez votre calme. Je suis, dit-on, le plus accommodant des interviewés. Je sais vous aider à faire un papier sensationnel.

Cordial, il lui prit le bras et la guida vers un fauteuil.

Puis il l'examina.

Si menue dans sa robe sombre, si frileusement tapie dans l'immense siège, elle n'avait nullement l'air d'une «reporter».

«Jolie, pensa l'artiste, jolie, mais une figure qui, à l'écran, ne ferait aucun effet. Des traits trop fins... Et une pauvre jaquette de confection.»

Tout haut, il monologua :

— Pas journaliste, dites ? Alors quoi ? qui ?... Je devine... On veut faire de la figuration, on veut réaliser un rêve de petite fille et tourner pour pouvoir ensuite aller se regarder dans une salle de cinéma ?.. Non ?... Pas d'ambition ?... C'est rare, vous savez, tant de sagesse précoce. Alors, que puis-je pour vous ?.. On est sans travail, sans doute, on a frappé à toutes les portes, on est désespérée et on tente d'obtenir la protection d'un heureux de ce monde... ou prétendu tel ? J'y suis cette fois ?

Il approche sa chaisse du fauteuil et fraternellement :

— Contez-moi votre petit roman. Je connais la vie, allez, et aussi la pauvreté, le découragement, le désespoir. J'ai tout gravi, croyant à chaque pas que c'était mon dernier effort... et puis, un beau jour, la chance m'a souri, sans raison, par caprice. La chance sourit à tous, une fois au moins, dans leur existence. Elle vous sourira aussi. Parlez.. Je sais la douceur qu'on éprouve à conter sa peine et, chose étrange mais fréquente, on la conte plus facilement souvent à un inconnu qu'à ses parents, à ses amis. Entre eux et soi se dressent facilement l'amour-propre, ce fantôme qu'on nomme aussi orgueil. Près d'un étranger on se soucie moins de se montrer tel on est, découragé, vaincu.

«Supposez que je suis votre frère aîné, tenez, un frère qui a quitté vos parents lorsque vous n'étiez qu'un bébé et qui revient d'Amérique ou du Pôle Nord... Non, un frère aîné ne vous convient pas ! Il vous effraye ? Alors le voici reparti pour «les Amériques». N'en parlons plus... et confiez-moi au brave garçon que je suis.

Il s'était levé de sa place derrière Léone. Un silence plana. La jeune fille put s'imaginer qu'elle était seule dans la vaste pièce et prise du besoin de se conter à soi-même, tout haut, le récit de son court roman, balbutia :

— Je suis découragée !

Le reste vint, subitement, facilement. Elle dit tout : sa rancoeur d'enfant incomprise, la monotonie de sa vie familiale, la menace d'un mariage de raison, son rêve de devenir un écrivain, ses échecs, sa pauvreté, sa volonté de ne pas retourner en arrière...

— J'aimerais mieux me tuer, lança-t-elle, véhémente. Alors, comme, hier, la personne qui me loge m'a offert le cinéma, je vous ai vu et j'ai pensé que je pourrais venir vous montrer une nouvelle qui ferait un scénario très bon... enfin pas très mauvais...

Il était revenu s'asseoir près d'elle, et, toujours cordial, désigna de la main le rouleau posé sur les genoux de Léone :

— Il est là, c'est lui, n'est-ce pas ? Montrez-moi cela.

Il parcourut les feuillets, et Léone, subitement, comprit que sa nouvelle ne valait rien. Non que Guy d'Harzac manifestât, par un geste ou une expression de physionomie, le moindre ennui de cette lecture. Ce fut instinctif, chez l'auteur, cette conviction qu'il ne suffisait pas d'avoir de l'imagination pour extérioriser avec art ses pensées.

Poète ? Mais qui ne l'est pas ?

Tous ceux qui, silencieusement, ont admiré un crépuscule ou joyeusement salué un matin du printemps, tous ceux qui ont éprouvé le doux et craintif émoi d'un amour naissant, tous ceux qui ont pleuré, se sont souvenus, sont des poètes qui s'ignorent !

Cela ne suffit pas pour savoir traduire en vers ces mélancolies, ces joies, ces émois, ces regrets.

Léone comprenait enfin. Sensible, émotive, éprise d'art, elle resterait artiste pour soi seule, son art était un jardin secret dont elle ne savait pas décrire les splendeurs.

— Ma pauvre enfant ! fit enfin le comédien posant le manuscrit sur une table basse, c'est là un bon devoir d'écolière, rien de plus, et je me rendrais coupable en vous le cachant. Ne vous levez pas, restez sagement dans ce fauteuil et écoutez-moi. Il n'y a pas, en ce monde, que la profession de scénariste heureusement. On peut gagner sa vie de mille autres façons.

Elle se révolta, les nerfs à vif :

— Oui, je sais ! Gagne ta vie ! Tu es pauvre, tu ne veux pas accepter le mari qu'on t'a choisi, alors gagne ta vie ! Et, dans un moment de révolte, d'orgueil, on part... Gagne ta vie ! Ah ! s'il n'y avait qu'à vouloir travailler pour obtenir un emploi ! Mais j'ai tout essayé, je vous dis, tout ! D'abord, le mieux, ce qui m'attirait, la littérature... Royaume fermé dont je n'étais probablement pas digne, soit ! Alors, quoi ? Vendeuse ? Sans références, sans connaissances du commerce, on essuie refus sur refus. Secrétaire ? Je ne connais ni la sténo ni la machine à écrire. Couturière ? Modiste ? Mes talents ne peuvent servir qu'à me vêtir sans grande élégance, rien de plus ! Gouvernante pour enfants ? On m'a répondu que je paraissais trop jeune, malgré mes vingt-deux ans. Ah ! non, non, je ne cherche plus, je n'espère plus, et comme je ne veux pas retourner chez mon beau-père...

Elle eut un geste vague de fataliste vaincue. Guy d'Harzac gronda, amical :

— Finie, cette plaidoirie de désespérée ? Bien ! A moi de parler. On peut gagner sa vie de mille façons, ai-je dit, et je me charge de vous le prouver en vous trouvant un emploi au studio. Là, on a surtout besoin de bonne volonté, non parmi les artistes ni la figuration, mais pour tout le reste. Nous avons un magasin de costumes, d'accessoires de mise en scène, il y a aussi des bureaux, Je me charge de vous, là Avez-vous confiance en moi, au moins ?

Elle le regarda.

Ce n'était plus, ainsi vu dans son home, le jeune premier charmant, extrêmement jeune, aux gestes tendres, à la voix câline, c'était un homme qui avait souffert, lutté et dont le visage sans fard portait les traces de débuts difficiles..

On le sentait très bon, pitoyable aux faibles, d'une loyauté rare et Léone se dit qu'elle n'aurait pu rêvé meilleur frère aîné.

— J'ai entière confiance en vous. Sauvez-moi.

V

Ils déjeunèrent tous deux dans le studio, un déjeuner de camarades, franc et gai, grâce au comédien qui s'ingénia à distraire sa protégée.

— Surtout, avait-il décidé, plus d'idée de suicide, n'est-ce pas ? Le suicide est lâche... et ridicule lorsqu'on le rate, ce qui arrive une fois sur deux. Vous avez vingt-deux ans ? Il y a à peine quatre mois que vous luttez et vous renoncerez volontairement à continuer la bataille ? Allons donc, ce serait fou. Attendez votre heure de chance et dites-vous qu'il en est de plus malheureux que vous... Reprenez donc des hors-d'oeuvre... Jean, la suite, mon vieux, il faut que je sois au studio dans une heure.

Léone s'abandonnait au bien-être de ce home. Elle avait chaud, elle pouvait manger à sa faim, on allait lui donner un emploi et elle avait en face d'elle un ami, un vrai, inconnu encore une heure avant et avec lequel, pourtant, elle se sentait déjà en sécurité. Elle se déchargeait sur lui du lourd fardeau de la responsabilité de sa vie.

Ce n'était pas une jeune fille qui déjeunait en tête à tête avec un jeune premier de l'écran, c'était une camarade qui écoutait un camarade plus âgé, plus expérimenté. Guy semblait ignorer que Léone était jeune et jolie. La jeune fille ne se demandait même pas si l'artiste était beau, élégant, séduisant, et si elle préférait son vrai visage à celui que les films et les photos avaient révélé au monde entier.

L'auto de Guy, voiture qu'il conduisait lui-même, l'attendait dans un garage proche.

— Installez-vous, mademoiselle. Cette bagnole-là fait son quatre-vingts de moyenne ; un tacot épatant, vous allez voir.

L'auto fila, conduite admirablement. On gagna la porte de Vincennes, on traversa le bois.

Léone, silencieuse, regardait, par la vitre fermée, les arbres ruisselants, défiler en arrière, en rangs serrés, et se demandait si elle ne rêvait pas, si c'était bien elle qui se trouvait dans cette luxueuse voiture, près d'un artiste célèbre, riche, devenu miraculeusement son camarade.

Il y avait course à Vincennes. Des autocars, bondés, tentaient de doubler la conduite de Guy qui n'entendait pas se laisser « gratter ». Lui aussi était pressé !

Et l'accrochage eut lieu, brutal, effrayant !

Projetée contre le pare-brise. Léone heurta du front la vitre et perdit connaissance. La vitre Triplex avait résisté, mais le choc fit perdre connaissance à la jeune fille. Guy, lui, blessé au bras, mais peu gravement, s'inquiéta de sa campagne pendant que les responsables de l'accident attendaient l'agent pour les constatations.

Guy précipita cette formalité, soucieux uniquement de Léone dont le visage livide l'effrayait.

— Alors, fit l'agent, pour la blessée ?

— Je m'en charge. Au studio, nous avons un médecin, une infirmerie et j'y serai dans cinq minutes. Dites donc, monsieur l'agent, inutile d'alerter la presse ? Je hais cette sorte de publicité !

Il étendit la blessée sur la banquette arrière et reprit le volant bien que son bras gauche le fît sérieusement souffrir.

•

— Rien de grave, monsieur d'Harzac. La commotion n'eût rien été si cette jeune fille ne se trouvait pas si déprimée. Elle aura la fièvre et délirera peut-être un peu, mais ne vous en inquiétez pas. Dans huit jours, dix au plus, il n'y paraîtra plus. Je vais demander une voiture d'ambulance pour la faire transporter à l'hôpital. Elle a des papiers ? Vous vous chargez d'avertir ses siens ?

— Non, non, pas l'hôpital, docteur, une clinique, c'est moi qui paierai les frais. L'assurance de l'autocar me remboursera. Des papiers, demandez-vous ? La petite doit en avoir dans son sac à main. Quant à ses parents, je sais qu'elle a sa mère, des frères, mais j'ignore leur adresse. Je ne connais cette pauvre enfant que depuis ce matin, elle était venue me présenter un scénario et je devais demander ici une petite occupation pour elle...

On trouva le petit sac dans l'auto, on l'ouvrit.

Aucun papier personnel ne s'y trouvait, aucune enveloppe de lettre. Le manuscrit, resté chez l'artiste, ne portait, il s'en souvient, que le nom de l'auteur, un pseudonyme, sans doute : Léone Dalimah !

— C'est peut-être son nom exact ! Que fait-on ?

— Le plus urgent, docteur. Il faut la faire transporter à la clinique de Nogent. Je me charge de téléphoner.

— Et votre bras ?

— Peuh ! rien, une douleur, mais rien de cassé... Arnaut, cria-t-il au metteur en scène entrant à l'infirmerie, rassurez-vous, je tourne, mon cher ! Et pas de communiqués à la presse, je vous en prie ! Cela me vaudrait un tas de lettres éplorées d'inconnues qui ont la manie épistolaire poussée à un point inouï.

Il tourna la tête vers Léone qui, soignée par l'infirmière, restait dans une torpeur inconsciente. Il marmotta en suivant le metteur en scène :

— Pauvre gosse ! C'est vrai, tout de même, qu'elle n'a pas de chance !

Pourquoi toutes aiment Tampax?

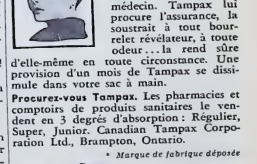
Prenez Suzanne, la sportive. Toujours prête — qu'il s'agisse de bicyclette ou de tennis — n'importe quel jour du mois. Elle va même se baigner "ces jours-là". Comment fait-elle ? Elle emploie Tampax, la protection mensuelle *interne*. Tampax supprime l'irritation ; il est si confortable que l'usagère en oublie même la présence, lorsqu'il est en place.

Et voici Hélène... tout à fait féminine. Des sachets dans ses tiroirs et enveloppes de satin pour sa lingerie. Hélène aime Tampax parce qu'il est si délicat. Il est facile d'en disposer, même en visite. Vous n'avez jamais à toucher le Tampax même, grâce à son mince applicateur.

Anne est une jeune fille de carrière compétente et pratique. Il est tout naturel qu'elle ait recours à une méthode inventée par un médecin. Tampax lui procure l'assurance, la soustrait à tout bourrelet révélateur, à toute odeur... la rend sûre d'elle-même en toute circonstance. Une provision d'un mois de Tampax se dissimule dans votre sac à main.

Procurez-vous Tampax. Les pharmacies et comptoirs de produits sanitaires le vendent en 3 degrés d'absorption : Régulier, Super, Junior. Canadian Tampax Corporation Ltd., Brampton, Ontario.

* *Marque de fabrique déposée*



Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine.

Elle lui était déjà chère, car il aimait protéger, et Léone lui semblait si faible, si incapable de se défendre !

Quand il quitta le studio, quelques heures après, il alla à la clinique et demanda à voir la jeune fille.

— Elle dort, ne risquons pas de la réveiller. Du reste, toute visite est inutile, elle ne vous reconnaîtrait pas.

— Y a-t-il des complications ?

— Aucune. Seulement la pauvre petite est dans un piteux état général et la fièvre devait fatalement s'emparer d'elle. Elle a déliré tout l'après-midi. Ah ! à propos, sous quel nom dois-je la faire inscrire ici ?

— Bizarre, fit Guy se parlant à soi-même... Personne, j'en suis sûr, ne la connaît mieux que moi car elle m'a tout confié de sa vie avec une sincérité absolue, et, pourtant, j'ignore son nom, son adresse, le lieu où habite sa mère remariée. Son beau-père est fonctionnaire, l'aîné de ses deux frères a treize ans, voilà tout ce que je possède comme renseignements pratiques. C'est peu pour trouver sa mère et la prévenir.

On convint donc d'attendre.

Il répugnait à l'artiste de se servir des grands quotidiens pour annoncer l'accident et décrire le signalement de la blessée.

— Bah ! dans deux ou trois jours elle aura toute sa connaissance, assura le docteur, et nous pourrons alors agir en conséquence.

•

Ces deux ou trois jours ne suffirent pourtant pas.

Inconsciente, agitée, fiévreuse, Léone vivait un rêve tantôt délicieux, tantôt effrayant qui ne révélait pourtant rien de précis à ceux qui veillaient sur elle.

Elle ne savait pas que, deux fois par jour, en allant au studio et en regagnant Paris, Guy d'Harzac venait près de son lit contempler celle qu'il appelait amicalement sa petite camarade.

Le front bandé, les épaules ouvertes d'une vaste camisole de toile immaculée, Léone ne montrait d'elle que ses yeux bleus immenses, lumineux, sa bouche rougie par la fièvre.

— Elle est bien jolie, cette petite ! constatait-on tout haut.

Guy le constatait aussi.

Sachant la guérison proche, il s'était inquiété de lui obtenir un poste au studio, et le metteur en scène, un peu moqueur, lui avait promis de la mettre au courant du découpage des films, profession qui demande du goût et de l'intelligence.

— Elle s'en tirera parfaitement au bout de quelques semaines. C'est une nature fine, artiste, compréhensive... un petit être...

— Ça va, Guy, coupa Arnaut. Elle est parfaite, c'est entendu. Alors, cette fois, le beau Guy d'Harzac est sérieusement pris ? Que vont dire vos innombrables admiratrices si vous vous mariez ?

Guy sursauta.

Epris, lui, de Léone ? Etait-ce possible ? L'amour, jusqu'alors, il n'en avait joué que la comédie dans ses films et s'en reposait loin du studio.

Oh ! il savait que la jeune fille occuperait de plus en plus sa pensée, mais il avait pris cette observation pour de l'amitié. Etait-ce plus que de l'amitié ? Il se le demandait, ne se doutant pas qu'hésiter à se prononcer était la preuve certaine d'un amour naissant.

— Pas mauvais comme publicité, un mariage, vous savez. Avec le récit de votre première entrevue avec l'enfant et de l'accident d'auto, ce sera romanesque à souhait et nous aurons des articles épatants !

Mécontent de cette intrusion dans sa vie privée, Guy bougonna :

— Après tout, l'épouser ne serait pas une sottise ! Mais je n'y pense pas, non, non, je vous assure que je n'y pense pas du tout.

Seulement après cette conversation, il y pensa.

Habitué aux comédiennes éprises surtout de leur art et de leur beauté, il ne pouvait pas rester insensible au charme naturel de la jeune fille, à sa petite âme désorientée, à ce jeune coeur avide de tendresse qui, il le sentait, saurait aimer profondément, pour toujours !

Et il en rêva comme d'une fiancée possible, désirable.

La dimanche vint, répit d'un jour pour l'artiste qui passa l'après-midi entier de la blessée, plus calme mais encore inconsciente. Il avait apporté des roses, des bonbons..

Et dans la clinique on sourit à cet amour qui naissait.

La docteur diagnostiqua que les suites de l'accident seraient heureuses. Rien, selon lui, ne valait pour une malade le début d'un beau roman pour hâter la guérison.

Vers le soir, Léone parut reconnaître Guy et lui sourit d'un sourire si confiant, si doux qu'il ne put s'empêcher de murmurer :

—La chérie, comme elle est jolie et touchante ! La chérie... « ma » chérie !

Léone ne s'étonna pas de ces deux mots et ferma les yeux comme pour mieux les graver dans son esprit. Sa main moite, fine, se posa sur le drap et répondit d'une pression à la main qui s'en était emparée en maître.

Guy était décidé ! Il la garderait toujours, cette menotte quêtant une protection tendre, et il la guiderait vers le bonheur !

— Je l'accompagnerai chez sa mère dès qu'elle sera rétablie, se dit-il.

Sa mère !

La pauvre femme ignorait l'accident survenu à Léone et, lorsque le dimanche eut passé sans ramener au logis la jeune fille, Mme Gantois, malgré les sarcasmes de son mari, décida d'aller voir l'académicien.

— Dimanche dernier, déjà il l'a retenue près de lui. S'il me la prend tous les dimanches, je resterai des mois sans la voir.

— Ne va donc pas ennuyer ce monsieur, ma bonne amie ! Ta fille a voulu gagner sa vie, elle doit en supporter les conséquences. Va, si elle n'a pas un seul jour de repos, elle en aura vite assez !

— Demain je passerai chez sa propriétaire. M. Paruel n'exige pas sa présence avant dix heures du matin, m'a dit Léone, et, en sortant de bonne heure, j'ai quelque chance de pouvoir l'embrasser avant son départ.

M. Gantois vit bien que, cette fois, ses ordres seraient dédaignés et, ne voulant pas compromettre inutilement son autorité, il s'abstint de défendre cette matinale sortie.

Mais la crémière, aux premiers mots de Mme Gantois, lui dit :

— Mlle Durieux est absente depuis huit jours. Elle est partie lundi dernier et je ne l'ai pas revue... Oh ! elle reviendra ou elle écrira... Vous permettez ?

Une cliente entrait. Mme Gantois, affolée, sortit précipitamment de la boutique, sans entendre de plus amples explications.

Selon elle, Léone était retenue par son patron qui, soucieux de terminer son roman, avait gardé sa secrétaire chez lui.

Il était bien question de ce roman, pour la mère ! Même absorbé par son travail, même ayant défendu sa porte, l'académicien serait obligé de recevoir la visiteuse.

Ces écrivains se croyaient vraiment tout permis !

Est-ce qu'on garde une jeune fille sans avertir ses parents ?

— Je désire voir M. Paruel, dit Mme Gantois au domestique qui ouvrit la porte à son coup de sonnette. Ne me dites pas que c'est impossible, il faut qu'il me reçoive. Ma fille est ici, n'est-ce pas ? C'est la secrétaire de votre maître.

— Ah ! bien, madame. Oui, mademoiselle est ici. Si madame veut bien me suivre.

Elle pénétra dans un grand bureau dont le domestique referma la porte derrière lui.

A une table, une jeune fille blonde tapait à la machine et lui adressa un salut machinal.

« Il a deux secrétaires, pensa la mère. En effet, il doit être très occupé ! »

Mais elle n'eut aucun regret de sa démarche. Elle voulait embrasser sa fille. Quinze jours sans la voir, c'était trop !

Généralement effacée, docile, résignée, elle se révélait énergique, éton-

née elle-même de sentir que Léone tenait tant de place dans son existence monotone. La première place !

Elle aimait ses deux fils, certes, et aussi son mari, mais Léone, elle, était tout ce qui lui restait de son premier amour qui, au fond, avait été son seul amour. M. Gantois ne lui avait jamais inspiré que des sentiments d'affection et de reconnaissance. Tout ce qu'elle avait eu de joie tendre lui venait du disparu.

La naissance de son premier enfant avait été l'apothéose de cet amour. Celle de Robert, d'abord mal reçue par le fonctionnaire soucieux de cette charge nouvelle, avait été pour la mère un sujet d'inquiétude.

Ensuite, oh ! ensuite, M. Gantois s'était révélé un père admirable, aimant, trop faible même pour ce petit dont il était fier parce que, affirmait-il, le petit lui ressemblait. Même chose pour le second fils dont la venue n'était pas désirée par son père.

Maintenant, terriblement gâtés par le chef de famille, Robert et Gaston considéraient un peu leur mère comme leur esclave et, sachant leur père tout-puissant dans le ménage, ne s'occupaient que de lui.

Léone avait été, bien que silencieuse et volontairement effacée, la seule compagne de la pauvre femme. Muette devant son mari et ses fils, Mme Gantois ne confiait ses petites misères quotidiennes qu'à Léone.

— Madame, vous avez désiré me voir et quoique je sois fort occupé, j'ai voulu..

Elle se leva devant ce grand vieillard dont l'âge courbait le dos et qui, derrière ses lunettes, la fixait avec étonnement.

— Monsieur, je suis la mère de Léone Durieux... votre secrétaire.

— Vous faites erreur, madame, je n'ai pas de secrétaire de ce nom et seule Mlle Berthier, que voici, travaille à mes côtés.

Elle s'obstina, donna des précisions, insistant, croyant à une invraisemblable faiblesse de mémoire de l'écrivain plutôt que d'admettre la vérité. Il dut protester, se faire durement affirmatif pour qu'enfin convaincue, elle s'effondrât, plus affolée que jamais !

Il devint plus doux devant ce désespoir et berça cette douleur avec des phrases qui aggravaient l'inquiétude grandissante de la mère.

Lorsqu'elle put reprendre un peu du sang-froid qui lui devenait si nécessaire, elle s'excusa de sa visite et s'enfuit.

Maintenant, il s'agissait de retrouver Léone.

Dans le taxi qu'elle avait appelé, sans souci, pour la première fois de sa vie, de songer à se montrer économe, Mme Gantois jugea nécessaire de retourner à l'endroit d'où sa fille était partie huit jours avant.

Cette fois, la crémière, interrogée avidement et débarrassée de ses plus matinales clientes, donna des explications qui révélèrent l'existence difficile menée par la pauvre petite.

D'abord cliente de la pension de famille voisine, Léone, son argent épuisé, était devenue employée de cette maison. Depuis la mauvaise saison, cette modeste ressource lui avait été enlevée et la jeune fille payait son loyer à l'obligeante crémière en lui mettant, le soir, sa comptabilité à jour.

— Je lui ai cherché quelque chose, elle aussi a cherché, mais ce n'est pas facile, d'autant plus que votre demoiselle n'a pas de métier. Lundi dernier, quand elle est partie, elle espérait, je pense, obtenir enfin un emploi. Ne la voyant pas revenir, je me suis dit qu'elle avait été acceptée, prise immédiatement, sans doute, logée et nourrie et que, dès qu'elle aurait un moment de libre, elle viendrait me dire adieu et déménager ses petites affaires. Je n'étais pas inquiète, la petite est si sérieuse, si raisonnable. Mais, à la réflexion, ça me paraît bizarre, cette absence ! Un accident est si vite arrivé ! Moi comme je dis toujours à mon mari : « Fais bien attention. Eugène ! Des fois, on marche ne pensant à je ne sais quoi et, crac... un taxi vous accroche sans qu'on ait eu le temps de dire ouf ! »... Mais... mais... Allons, bon, voilà que vous vous trouvez mal, à présent !... Je vais chercher du vinaigre.

— Non, inutile, une petite faiblesse seulement... C'est fini. Un accident, c'est bien ce que je redoute. Je connais Léone, elle n'aurait pas accepté une place au loin, elle n'aurait pas quitté Paris sans me téléphoner ou m'écrire... Alors, il faut chercher dans les hôpitaux...

— Ce qui est surprenant, c'est qu'on ne vous ait pas avertie ! Quand on ramasse un blessé dans la rue, on avertit les siens ! Mlle Durieux devait avoir

LESLIE CARON, vedette de la comédie musicale *Lili*, est maintenant Mme George Hornel. Le jeune couple est ici photographié tout souriant malgré l'averse.

son adresse sur elle. On serait venu ici ou chez vous.

Dans quel commissariat s'adresser ? Il fallait d'abord savoir où Léone se rendait ce lundi-là et les deux femmes montèrent dans la chambre de la jeune fille.

Mme Gantois examina les papiers rangés sur la table... Des poésies, des notes pour des romans, une nouvelle, c'était tout !

— Elle écrivait beaucoup, madame. Oh ! on voit bien qu'elle avait de l'instruction.

La brave commerçante parlait de la disparue comme d'une morte et la mère en eut froid au coeur.

— Il faut que je sache, balbutia-t-elle fébrile, examinant les murs comme s'ils eussent été capables de la renseigner. Où allait-elle ce matin-là ? Loin ?

— Ça non... Elle a regardé une adresse dans l'Annuaire des téléphones, à ma boutique, et puis elle m'a dit : « C'est tout près, je puis y aller à pied ! » Pour moi, si quelque chose lui est arrivé, c'est dans le quartier.

Mme Gantois, la silencieuse et dolente et hésitante Mme Gantois, se révélait un être d'action, capable de décider, de juger ce qui était le mieux ! Ses angoisses réveillaient son énergie si longtemps enlisée par une existence sans heurts.

— Merci, madame, de votre sympathie et de vos renseignements. Je vais immédiatement téléphoner à mon mari qui fera le nécessaire. Où se trouve le bureau de poste le plus proche ?

VI

« Alors, ta fille fait des siennes, à ce que je vois ? J'ai demandé une journée, puisque tu m'en as prié par téléphone, mais tu ne crois pas, j'espère, que je vais perdre mon temps à chercher cette petite sotte, cette révoltée, cette hypocrite... Oui, je dis bien, cette hypocrite, car enfin elle nous a menti ! Ne m'as-tu pas téléphoné, il y a une heure, qu'elle n'avait jamais été secrétaire chez un académicien et que M. Paruel ne la connaissait même pas de nom ? Ah ! la petite est rusée et ne manque pas d'aplomb, je t'avertis que...

Rentré précipitamment chez lui, où sa femme l'attendait, il avait encore dans le couloir où il ne pouvait voir son chapeau et son pardessus et restait la pâleur de Mme Gantois.

Elle l'interrompit, fait sans précédent, et, sèche, énergique, décida :

— Tu vas faire tous les commissariats de la rive gauche, les hôpitaux. Léone a été blessée ou prise d'un malaise subit, il faut la retrouver, tu entends ?

Ce ton nouveau, autoritaire, déconcerta le fonctionnaire qui bougonna :

— C'est le monde renversé ! Ce sont les enfants, maintenant, qui font les quatre cents coups et les mères qui ordonnent, qui commandent. Le chef de famille, lui, n'a plus qu'à obéir... Mille regrets, ma chère amie, mais je ne suis pas d'humeur à faire vos caprices. Ta fille s'est payée un petit voyage d'agrément, voilà tout, et on la reverra, sans un sou, revenir ici. Pourquoi se gênerait-elle, puisque sa pitance est assurée chez moi, grâce à moi ?

Calme, d'un calme effroyable, elle répondit, martelant les mots :

— Je veux retrouver la petite ! Ton opinion sur elle, ta vérité, sa dureté de coeur à son égard, tout cela m'est égal. Je veux que tu cherches Léone. Il le faut, je l'exige ! Si tu refuses, c'est moi qui ferai les démarches nécessaires et qui réussirai. Léone n'est pas partie en voyage... Elle était dans la misère, dans la misère, tu entends, elle, ma petite fille ! Elle a menti pour ne pas m'alarmer et aussi à cause de toi qui la blessais sans cesse avec tes railleries et le rappel de ta prétendue générosité à son égard. Tout ce qui arrive est ton oeuvre ! Gagner sa vie, elle, ma petite Léone ? Mais si tu devais lui dire cela un jour, il fallait l'armer contre les difficultés de cette vie-là, lui faire apprendre un métier, la laisser continuer ses études, lui chercher toi-même un emploi ! Epouser Louis Lecomte ou partir, elle n'avait que ce choix et, libre de disposer de son coeur, elle a voulu garder cette liberté ! Ah ! si le malheur que je prévois est définitif, je ne te pardonnerai jamais ! Jamais, tu entends, jamais !

Il baissa la tête, se demandant soudain si sa femme n'avait pas raison et si, vraiment, c'était lui le responsable.

— Mais enfin, sapristi, je ne suis pas méchant !

— Tu fais tout ce que tu peux pour qu'on le croie ! Pas méchant, soit, mais despote, exigeant, nous traitant en esclaves ! Ah ! et puis qu'importe ! L'essentiel est de retrouver Léone. Ne perds donc pas ton temps à discuter. Je veux ma petite ! Va la chercher.

Il partit sans un mot, docilement.

Lui aussi, l'homme économe, prit un taxi. Ayant donné l'adresse du commissariat du sixième arrondissement, au hasard, il réfléchit pendant que la voiture roulait dans les rues encombrées. Avait-il vraiment été un despote redouté, détesté, obéi par crainte ?

« Pourtant, au fond, je suis bon. »

Hélas ! cela ne suffit pas ! Cette bonté, tapie dans un coin sombre de son âme aigrie par la lutte quotidienne pour la vie, les soucis d'un budget insuffisant, la rancoeur d'être méconnu de ses supérieurs, cette bonté se cachait honteusement comme une tare. Il la combattait comme un combat un danger et, avec les années, la douceur, la tendresse dont il aurait été capable s'étaient anniéhilées chez lui. La docilité des siens avait laissé grandir son despotisme. Le pli était pris, maintenant... Il avait l'habitude de commander et sa femme, comme sa belle-fille, celle d'obéir.

Le chauffeur, frappant à la vitre, tira M. Gantois de ses sombres mais profitables pensées.

Il descendit de voiture, lança un « attendez-moi » presque poli et entra au commissariat. C'était celui du quartier où habitait Léone, celui aussi de Guy d'Harzac, ce qui devait faciliter les choses.

Mis au courant de la situation en quelques mots, le commissaire se montra désireux de satisfaire un employé de ministère. Il feuilleta un registre en murmurant :

— Nous disons donc... lundi dernier, 2 novembre... Non, non, aucun accident d'auto dans le quartier qui puisse concerner cette jeune fille. Ce ne sont pourtant pas, hélas ! les accidents d'auto qui manquent. Par ce temps, le pavé est gras, glissant et.. Tiens, qu'est-ce que c'est que ça... Ah ! bon, oui, accident d'auto survenu à Guy d'Harzac qui habite boulevard Saint-Michel. Accident sans gravité dont la responsabilité incombe incombe au chauffeur de l'autocar 1653- H. B. 5... Tiens, tiens, je ne connaissais pas ce détail, mon secrétaire seul a lu le rapport qui ne nous regarde nullement, les frais s'étant produits dans le Bois de Vincennes, mais enfin je lis que le célèbre acteur du cinéma avait dans sa voiture une jeune fille dont il n'a pas donné le nom à l'agent.

— Une jeune fille ? Ma belle-fille ne peut pas être cette inconnue. Elle n'avait aucun rapport avec le monde du cinéma. Monsieur le commissaire, je vous remercie de votre accueil...

M. Gantois s'était levé et se dirigeait vers la porte. Le commissaire le rappela :

— La disparition de cette demoiselle, disparition de huit jours, prouve que la jeune fille ne devait pas avoir de papiers sur elle, sinon vous auriez été prévenu, selon la coutume. Elle cherchait un emploi, m'aviez-vous dit, et beaucoup de jeunes personnes sont attirées par ce miroir aux alouettes qu'est un studio. Puisqu'elle avait déclaré se rendre chez quelqu'un habitant le quartier, elle a pu solliciter l'appui de Guy d'Harzac, après tout ! A votre place, je rendrais visite à cet artiste. Il y a dans son accident d'auto, survenu le jour en question justement, une coïncidence qui mérite de retenir notre attention. En tout cas, la jeune fille inconnue dont l'artiste déclara se charger, était peu grièvement blessée, dit le rapport.

M. Gantois, décidément transformé, accepta le conseil et, ayant pris l'adresse de Guy, se fit conduire chez lui.

—Si monsieur veut me suivre, murmura Jean introduisant sans plus amples explications le visiteur dans le studio. Je vais avertir monsieur.

Guy vint, cordial selon son habitude, mais dès qu'il fut au courant du but de cette visite, il interrompit M. Gantois sans cérémonie et déclara, soudain glacial.

—J'ignore, monsieur, si la jeune fille reçue ici et emmenée par moi au studio de Joinville où je lui avais promis de la faire travailler est celle que vous cherchez. L'ignorant, je tiens à ne pas révéler l'adresse de la clinique où elle est soignée et en voie de guérison. J'ignore également si, même au cas où la convalescente serait votre belle-fille, elle éprouvait le désir de vous voir. Je dois donc, avant tout, lui faire part de votre visite. Heureusement, elle a maintenant toute sa lucidité, je viens de l'apprendre en téléphonant à la maison de santé. Si vous voulez me dire votre nom, car c'est un petit détail que j'ignore.

Il raillait, certain d'être devant le beau-père de Léone et non moins certain de faire pour le mieux en évitant toute entrevue entre ces deux êtres qui se détestaient.

M. Gantois dut s'incliner. Il laissa sa carte, et craintif, pria l'acteur de cinéma de vouloir bien le renseigner par lettre, ou, s'il le jugeait bon, par visite, aussitôt que cela serait possible.

—Je ne suis que le beau-père de celle que je cherche, ajouta-t-il, mais sa mère est dans une inquiétude folle et doit être fixée au plus tôt. Une mère, vous comprenez... et ma belle-fille a des frères, aussi, deux garçons qui l'aiment tendrement.

—Je vous promets de passer chez vous aujourd'hui même, monsieur.

—J'attends votre réponse pour continuer mes recherches. Léone, celle dont la disparition nous affole tous, oui, tous, monsieur, croyez-le bien, avait une robe de lainage bleu et une petite jaquette, elle est brune, plutôt petite... et jolie... oui, jolie, plutôt jolie...

Il cherchait en parlant, à se représenter exactement telle qu'elle était vraiment, celle qui avait vécu dix-huit ans dans son ombre et il s'inquiétait de devoir faire tant d'efforts pour la décrire.

Il ne pouvait plus se cacher à soi-même qu'il l'avait traitée en étrangère qu'on subit et dont on cherche constamment à oublier la présence.

Et il pensa que si Léone le haïssait, il avait mérité cette haine !

Jean le reconduisit et la porte se referma brutalement derrière le visiteur.

—Vite, Jean, mon pardessus. Je file à la clinique, mon vieux. Ma blessée va beaucoup mieux, elle me demande, paraît-elle... A propos, Jean, que dirais-tu si je me mariais ?

Il rayonnait, Guy d'Harzac, et dans sa joie, sous l'influence de la tendresse qui gonflait son coeur, reprenait son visage connu, devenu célèbre par l'écran et photographies ! Il semblait avoir retrouvé ses vingt-cinq ans.

—Oui, monsieur, elle va très bien, elle s'est levée. Enfin, la voici sortie de cette torpeur qui vous inquiétait tant. Par ici, s'il vous plaît. Mlle Durieux, car maintenant nous savons son nom... Oh ! depuis quelques heures seulement... Mlle Durieux vous attend dans le petit salon.

Elle était là, en effet, encore pâle, encore faible, mais souriante et tendit ses deux mains au jeune homme dès qu'il entra.

Malicieusement, l'infirmière fit un petit signe amical à la convalescente et la laissa seule avec Guy.

—D'abord, je dois vous remercier, de vos soins, de votre amitié, de tout enfin. Hier encore, ma pensée était comme engourdie, mais pas assez cependant pour que je ne me sois pas rendue compte que vous étiez venu tous les jours, deux fois par jour. Les fleurs, les attentions de chacun ici, tout cela je vous le dois.

Il lui rendit son sourire et, sans un mot, la regarda.

Comme elle était charmante ! Il s'expliqua l'attirance qu'il avait éprouvée dès le premier jour pour cette enfant délicieuse. Tout le charme de Léone résidait dans ses yeux immenses, des yeux bruns, lumineux, tendres, intelligents... dans ses yeux et aussi dans son sourire un peu inquiet, presque craintif.

—Et maintenant, il faut que je vois ma pauvre maman qui doit se demander ce que signifie mon long silence. J'allais la voir tous les dimanches et voici deux semaines que... Alors, vous avez été si bon pour moi que j'abuse un peu, peut-être... Voulez-vous me conduire à la maison ?

—C'est mon rêve le plus cher, parce que, justement, j'ai quelque chose à lui demander, à votre mère. Léone, vous m'avez parlé, vous en souvenez-vous, d'un mariage qui vous déplaisait. Est-ce le mariage qui vous faisait peur ou seulement un mari proposé ?

Elle rougit, baissa les yeux et murmura :

—Oh ! une jeune fille ne peut pas s'effrayer d'un mariage d'amour, au contraire ! C'est son rêve, un mariage d'amour.

—Ah ! bon, très bien... Alors, dites-moi, Léone... Oh ! je sais, nous ne nous connaissons pas depuis longtemps, mais moi j'ignore rien de votre vie intérieure, vous vous êtes si gentiment confiée à moi, il y a huit jours... Dites-moi si, quand vous rêviez d'un mariage d'amour, le fiancé de vos rêves était très différent de moi ?

—Je ne crois pas. C'est-à-dire, vous comprenez.. le visage du fiancé de mes

Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.50 la boîte de 40 pilules, 3 boîtes pour $4.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Société des Produits Persans 8258 rue DROLET Montréal

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE. C. P. 11, Station Delorimier Montréal, Qué.

POUR GRANDIR

Maigrir, beauté, soin des cheveux, améliorer santé, vue, réussir. Envoyer 10c à D. EVANS Boîte 141, Station G, Montréal

Coupon d'abonnement

Canada et Etats-Unis

1 an..... $1.00

2 ans..... $1.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

FILM

875-885 rue de Bullion MONTREAL 16, P.Q.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

rêves restait imprécis. Etait-il brun, blond ? Je ne sais pas.. et puis jusqu'alors, je n'avais pas souvent rêvé de lui, c'est seulement ici, pendant que mon esprit flottait dans le vague, que l'image s'est précisée... Mais ce serait fou de ma part de croire possible que vous...

— Je vous aime, Léone, je vous aime, ma chérie ! Est-il impossible qu'un jour vous m'aimiez un peu ? Je suis patient, j'attendrai le temps qu'il faudra... un mois, un an..

Aveu spontané livrant le secret de ce coeur qui n'osait pas se croire au seuil d'un bonheur possible !

— Ma chérie !

Il l'a prise dans ses bras et baise les yeux sombres, la joue devenue rose. Elle se dégage, troublée.

— Et maman ? Il faut que je la voie, que je la rassure.

— Nous partons, chérie, si le docteur assure que vous pourrez supporter le voyage en auto. L'auto ne vous fait pas peur ? Ni le conducteur ?

— Avec vous j'irais au bout du monde, vous le savez bien. Dès la première heure, sans m'en rendre compte, je vous avais confié ma vie ? Elle est à vous, Guy ! Mais, hélas ! mon beau-père voudra-t-il que vous m'épousiez ? Il est vrai que je suis majeure et si décidée à être heureuse malgré tout, malgré lui.. Ah ! lui, lui, si vous le connaissiez !

— Je le connais, ce Croquemitaine qui effraye ma chérie. Il m'a paru timide, à moi, ce redoutable personnage, oui, timide et même piteux. Le remords, mon amour ! Vous verrez qu'il nous ouvrira les bras et nous donnera sa bénédiction.

Et, rapidement, après avoir fait annoncer le départ de Léone au docteur, il conta à la jeune fille la visite de M. Gantois. Tout ce qu'elle en entendit, c'est que sa mère se désolait et elle précipita le départ, ses remerciements à ceux qui l'avaient soignée, refusant, bien que midi eût sonné depuis longtemps, de prendre le plus léger repas qui l'eût attardée.

— On déjeunera chez beau-papa, prédit Guy en installant Léone dans l'auto. Non, non, je ne plaisante pas, j'espère bien que M. Gantois me retiendra à déjeuner. Je vous préviens que j'accepterai. Je veux connaître vos frères, moi, la maison où vous avez vécu, où vous avez été malheureuse... Dites, oh ! dites, ma chérie, est-ce vrai que cet homme vous a rendue si malheureuse ?

Il y avait de l'émotion dans sa vie.

Elle, encore faible, étourdie par le bruit de la ville, par les voitures croisant la sienne, par les passants pressés et imprudents, ne répondit pas tout de suite et il dut répéter les mots qui ressuscitaient une époque pénible. Mais Léone, souriant, et, cette fois, d'un sourire rassuré, vraiment heureux, murmura:

— Ai-je été malheureuse ? Je n'en sais plus rien, je vous assure. J'ai souffert de ne pas me sentir aimée, mais mon coeur est comblé maintenant et il n'y a plus de place pour le moindre regret, pour la plus petite rancoeur. Ah ! Guy, comme c'est facile de pardonner, d'oublier, quand on est heureux !

VII

"Mais p'pa, viens voir, la chic voiture qui vient de s'arrêter devant la maison.

Elle est chic, n'est-ce pas ?

Les deux écoliers, revenus pour le déjeuner et se demandant pourquoi la table n'est pas servie, ont collé leur visage à la vitre de la salle pendant que leur mère, réfugiée dans sa chambre, essaye en vain de calmer son angoisse grandissante, pendant que M. Gantois, effondré, contemple obstinément le parquet ciré de la salle.

— Une voiture arrêtée ici ?

Il a bondi vers la fenêtre et voit Guy aider Léone à descendre de voiture.

En lui, c'est comme une délivrance, la clarté d'une aube nouvelle, réconfortante, douce infiniment !

— Amélie ! Amélie ! Ma bonne amie, ma bonne Amélie, voilà ta fille, elle vient, elle est vivante, vivante !

Il a crié cela de toutes ses forces, lui qui a pour principe de ne jamais élever la voix. Mais il s'agit bien de ses principes, en ce moment !

— Mon Dieu ! est-ce vrai ?... C'est elle, ma petite ?

Les deux époux se heurtent dans le couloir, s'étreignent. Ils sont unis comme ils ne le furent jamais en cet instant de joie commune et la mère, pressée contre le coeur repentant, comprend que, maintenant, c'est vraiment un second père qui va accueillir Léone !

Les deux garçons, eux, ignorant le drame et croyant seulement leur soeur absente depuis quinze jours à cause d'un patron trop exigeant, accourent, intrigués, déjà clairvoyants.

Dame, le propriétaire de l'auto aidait si tendrement leur soeur à descendre de voiture !

— Tu sais, p'pa, fait Robert, il est rudement mieux que ton Louis Lecomte celui qui nous amène Léone ! Ce qu'il est chic !

— Sûr qu'un beau-frère comme ça, ce serait le rêve, reconnaît Gaston. Tu parles d'une voiture, maman ! Viens donc voir... C'est peut-être le fils de l'académicien, ce monsieur si chic ?

— En tout cas, prononce non sans regret, leur père, il n'est pas question d'un mariage pour la petite ; donc faites-nous grâce, tous les deux, de vos remarques saugrenues.

Il veut être désagréable, mais le ton n'y est plus. Le désagréable et sévère M. Gantois a vécu, le beau-père de Léone sera désormais non seulement un homme bon, mais un brave homme n'ayant qu'un souci : se faire aimer !

Guy n'a pas besoin de sonner, la porte est ouverte et sur la palier une petite femme mince, aux cheveux gris, aux grands yeux bruns si pareils à ceux de Léone, se précipite vers la jeune fille que soutient Guy.

— Toi, Léone, enfin ! Ah ! si tu savais tout ce que j'ai imaginé depuis ce matin, quand j'ai su que tu n'étais pas revenue chez toi et que tu ne pouvais pas être chez M. Paruel, car j'y suis allée, moi... Tu as eu un accident d'auto, dis ? Où avais-tu mal ? Dire que ma petite fille était blessée et que, moi, sa mère, je n'étais pas là pour la soigner ! Oh ! pardon, monsieur, excusez-moi, la joie, l'émotion...

Elle s'efface pour laisser entrer les jeunes gens sans se demander encore pourquoi cet inconnu s'est donné la peine d'accompagner sa fille. Guy d'Harzac est-il un fiancé possible ? Léone va-t-elle vouloir repartir pour chercher une situation ou acceptera-t-elle le mari imposé par son beau-père ? Mme Gantois ne s'en soucie pas !

Sa fille est là, cela suffit !

Au courant enfin de l'accident. Robert et Gaston sont devenus graves. Alors que les autres sont enfin rassurés, ils vivent en une minute l'angoisse qu'on leur a épargnée et qui les étreint.

Cette soeur, si douce, si effacée, un peu mystérieuse, ils l'aiment tendrement, au fond. Si elle leur avait manqué, ils en auraient été effroyablement malheureux.

Trop jeunes pour songer à montrer leur tendresse à ceux qui les aiment, ils sentent, en pensant que Léone aurait pu être tuée, leur est indispensable, qu'elle fait partie de leur bonheur, qu'elle est un peu de leur enfance, un peu de leur vie et, avec la brusquerie qui leur est coutumière, ils embrassent la jeune fille.

— Ben vrai, alors, constate Robert, on était là, nous, bien tranquilles, sans nous douter de quelque chose, pendant que toi... Tiens, tu sais combien j'aime les autos, pas ? Et bien, c'est fini. Faudra plus m'en parler.

Mme Gantois, redevenue maîtresse de maison parfaite, a ouvert le minuscule salon aux meubles couverts de housses grises.

Un silence plane. Chacun suit sa pensée secrète.

Les deux écoliers contemplent, bouche bée, ce monsieur qui veut les emmener dans sa superbe voiture....

M. Gantois se demande s'il aura le courage de reconnaître ses torts et de déclarer à Léone :

— Reste ici, chez nous, chez toi, et épouse qui tu veux.

Sa femme, elle, jouit de son bonheur, toute velléité de volonté évanouie à jamais. Elle a dépensé en quelques heures atroces tout ce qu'elle en possédait.

Tout le monde aurait quelque chose à dire, maintenant que chacun se sent rassuré... quelque chose d'important, seulement on ne se hasarde encore que vers des sujets de conversation d'une banalité désespérante.

M. Gantois, qui doit faire effort sur soi-même pour se souvenir qu'il est encore, qu'il est toujours le chef de famille, le maître de maison, se perd dans des considérations vagues sur l'automobilisme et ses dangers. Il rend un hommage éloquent aux cliniques, à la science moderne.

— Et alors, Léone, tu ne te ressens de rien ?

— Non, père, de rien. Le médecin m'a seulement recommandé quelques jours de repos. Ensuite, je serai de nouveau prête à chercher une situation.

Décidément, Léone est encore la jeune personne volontaire et éprise de liberté qui, il y a quelques mois, prit son essor, au hasard... sans savoir où, vers qui, son vol d'essai allait la conduire. Elle ne désarme pas et a voulu, en cette première entrevue, faire comprendre à son beau-père qu'elle est chez lui en visite, uniquement.

Mme Gantois ne proteste pas. Elle sourit même, consentante, pressentant que tout finira bien. Son mari, homme de devoir, sent qu'il doit répondre à la jeune révoltée, ne pas le faire serait abdiquer.

Mais il manque tellement de conviction.

Voilà qu'il ne sait plus ce qui est bon, juste, nécessaire ! Voilà qu'il se demande s'il doit encore faire peser sur la libérée le joug d'une autorité qui fut si peu paternelle !

Guy d'Harsac se garde bien de dire un mot ! il regarde, ému, ce foyer où a grandi sa chérie, où elle a rêvé et, quoi qu'elle dise, plus espéré que désespéré ! Ce salon est semblable à celui qui, jadis, en province, chez ses parents, faisaient l'orgueil de Mme d'Harsac dont le mari, architecte de talent, y mourut, voici quinze ans, sans laisser à son fils unique le moindre patrimoine.

Ce fils, heureusement pour la veuve, a fait fortune et peut ajouter aux modestes rentes de la vieille dame de confortables mensualités !

Comme elle sera heureuse de voir son fils enfin marié !

Mais avant, il faut demander la main de Léone.

A qui ?

A cette mère visiblement sans autorité ? A ce beau-père qui doit tenir à son protégé, puisqu'il osa l'imposer à la jeune fille ?

Chacun, suivant secrètement le cours de ses pensées, parle du temps, la nouvelle année est proche, l'hiver bien précoce, la terre se refroidit décidément... etc. etc.

Robert, affamé (il est près de treize heures), les délivre tous de leur embarras en s'écriant :

— Il fait faim, vous savez... Et puis, Gaston et moi on sera en retard pour l'école...

La glace est enfin rompue !

Mme Gantois, après quelques mots d'excuse, disparaît dans sa cuisine. Léone s'est levée, Guy l'imite, cérémonieux.

— Mes enfants, déclare M. Gantois, vous déjeunez avec nous. Si, si, j'y tiens. On ne va pas se quitter.. comme ça... après la peur que tu nous as faite, ma petite... Gaston, va dire à ta mère qu'on a un invité et aide-la à mettre le couvert... Un déjeuner intime, monsieur, en famille, mais qui, je l'espère, créera entre nous un lien qui.. un lien que...

Et qui sourit aux jeunes gens.

— Ce lien, monsieur, dit alors Guy, car, pourquoi ne pas vous le confier, je le voudrais éternel et très intime mon voeu le plus cher serait d'épouser Léone !...

L'intéressée est devenue rouge comme une pivoine.

Son frère aîné murmure :

— Chic !

Et va près de la fenêtre admirer l'auto, objet de son admiration.

— Ah ! ah ! fait M. Gantois : ah ! ah ! vous voudriez ?.... Ma belle-fille a vingt-deux ans, elle est donc majeure et ne dépend que d'elle, c'est donc à elle seule de répondre. Sa mère et moi, tiendrons son choix pour bon, car la petite sait ce qu'elle veut. A toi de dire oui ou non, Léone. Je suppose, d'ailleurs, que c'est là simple question officielle, et que toi et ton fiancé, vous êtes déjà d'accord ?

— Oui, père, en effet. Guy et moi, nous nous aimons bien que nous ne nous connaissions que depuis très peu de temps, mais tout de suite, nous avons sympathisé. Il a été si bon pour moi ! Il est si bon, du reste, pour tout le monde, si bon..

— Euh ! pas pour moi, bougonne le fonctionnaire un peu moqueur. Cette matin, quand je lui ai rendu visite, il ne m'a pas fait un accueil des plus chaleureux et il s'est plu à prolonger mon inquiétude, alors qu'il ne tenait qu'à lui de me rassurer.

Guy ne proteste pas.

— Je ne savais pas si je devais, avant d'en avoir parlé à Léone, vous...

— Compris, coupe M. Gantois. Oui, je sais, la petite a toujours eu un peu peur de moi, ma femme aussi. Je me demande pourquoi car, au fond, je ne suis pas bien terrible, monsieur ! On fait de moi tout ce qu'on veut... Tenez. demandez donc à ce gaillard (et il désigne Gaston qui vient d'entrer)... s'il ne me fait pas toujours céder, et son frère aussi. Je bougonne d'abord, pour la forme, lorsque ce que l'on désire n'est pas très raisonnable et puis je dis « oui ». Léone ne m'a jamais très bien compris... Allons, ma petite, embrasse ton fiancé, je te le permets...

— Mais... et maman.. Oh ! je sais bien que maman ne s'opposera pas...

— Et bien ! clame le despote, il ne manquerait plus que ça ! Suis-je le chef de famille, oui ou non ? Ton fiancé est un brave garçon, il a une situation superbe... Excusez-moi, « mon gendre », mais pour les parents, ce détail a son importance... Tu l'aimes, il t'aime, donc c'est un mariage parfait. Voyez-vous, mes enfants, il n'y a de

REMPLISSEZ CE BULLETIN D'ABONNEMENT A VOTRE CHOIX

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

	UN AN	
	Canada	*Etats-Unis*
☐ LES TROIS MAGAZINES	$5.50	$8.00
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

Veuillez trouver ci-inclus la somme de $..... pour l'abonnement indiqué d'un (X).
IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18

4246

vrai, de bon, que les mariages d'amour.

Mme Gantois, qui vient de dire que le déjeuner est prêt a tressailli en entendant ces mots. Une stupeur méfiante se lit sur son visage. Son mari devine sa pensée et reprend :

— Oui, ma bonne amie, il n'y a de vrai que les mariages d'amour et je l'ai prouvé... car enfin, quand je t'ai épousée, c'était par amour, tu n'en peux pas douter. Tu étais sans ressources et, de plus, tu avais un enfant.... qui, pour moi, représentait une charge... Ah ! ah ! le vieil homme n'est donc pas tout à fait mort ?

Non. On ne guérit pas en un jour, mais la guérison est proche, car il ajoute, plus doux :

— Une charge qui est vite devenue pour moi une joie. Car, je peux vous l'affirmer, « mon gendre », Léone a été la joie dans la maison. J'ai un sale caractère, je le connais, et je n'ai pas toujours été un beau-père agréable... Mais, au fond, oui, au fond, je suis un brave homme et j'adore la petite... Elle vous a sans aucun doute parlé de nos dernières discussions... Nous étions butés tous les deux et, quant à moi, j'attendais impatiemment l'occasion de céder... Le fiancé en question, oh ! un brave garçon, c'est entendu, ne lui plaisait pas, elle m'a l'a dit un peu vivement. Moi, de mon côté j'ai un peu vivement riposté... Lui ou.... ou... alors, gagne ta vie ! Mais je n'en pensais pas un mot ! Elle a pris la mouche et elle est partie. Un coup de tête de part et d'autre, dis, Léone ? Tu m'en veux pas, ma petite ?

Il est ému, M. Gantois, très, très ému ! Très heureux aussi d'avoir pu arriver à ceci : présenter dignement ses excuses à sa belle-fille et celle-ci est trop heureuse pour conserver la moindre rancune du passé. Le présent est si beau !

— Non, je ne vous en veux pas ! Vous m'avez dit : « Gagne ta vie ! » mais la Providence a traduit cela par : « Gagne ton bonheur ! » et me l'a fait gagner ! Non seulement, je ne vous en veux pas, père, mais je vous suis reconnaissante de vous être fâché... Sans votre sévérité, je serais restée ici et je n'aurais jamais connu Guy !

Et elle tend sa joue à son fiancé.

— Bref, triomphe le chef de famille, c'est à moi que tu dois d'avoir un fiancé que tu peux aimer comme il t'aime ! Donc, je ne suis pas si terrible que cela, et quand je dis quelque chose, je sais très bien ce que je dis ! Parbieu ! je n'ai jamais douté de toi. Fine et intelligente... et jolie, aussi, fichtre ! comme tu es, tu devais fatalement, un jour ou l'autre, dénicher le mari de tes rêves.

— Embrassez-moi, mon fils, voulez-vous ?

Mme Gantois a ouvert les bras à Guy qui, ensuite, embrasse ses futurs beaux-frères.

Très fier de soi, le chef de famille et il est persuadé de ce qu'il dit, quand il déclare :

— Quand je songe que Louis Lecomte s'obstinait à t'attendre ! Il n'a rien pour faire un bon mari, ce garçon !... Veux-tu que je te dise, Léone ? Et bien ! Louis Lecomte a de la chance que son père soit riche ! Il eût été incapable de gagner sa vie. Vous, au moins « mon gendre », vous êtes le fils de vos oeuvres, vous êtes célèbre, vous êtes artiste, la petite peut être fière de vous et nous aussi ! Je n'aurais jamais pardonné à Léone si elle s'était sottement éprise de cet incapable qu'est le fils de notre propriétaire.

Il promène un regard satisfait sur sa famille et décide, quittant le salon :

— A table, mes enfants ! Vous autres, les garçons, vous n'irez pas à l'école cet après-midi... A demain le travail, les affaires sérieuses. Aujourd'hui, c'est fête puisque l'enfant prodigue est de retour !

LINE DEBERRE.

STEWART GRANGER, depuis son arrivée à Hollywood, s'est conquis de nombreux amis grâce à son allure de parfait gentleman anglais et son humour tout à fait britannique. Raison de plus d'être envié : il est l'heureux époux de la gentille Jean Simmons.

Etes-vous déprimée ! Nerveuse ! Sans énergie !

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES
SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg., **(pour le Canada seulement)**
Mme CLAIRE LUCE,
Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Tablettes SANO "A"
Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... **Prov.**.....

EDWIGE FEUILLERE [*Suite de la page* 10]

de Musset *Un Caprice*. Voici de petits carnets de bal du 19e siècle, et le moulage réduit d'une main d'albâtre qui serait, nous dit Edwige Feuillère, celle de Sarah Bernhardt. L'art auquel l'actrice a consacré ses jours ne l'abandonne pas. Quand elle a quitté la scène sous les applaudissements et les fleurs, Edwige Feuillère retrouve ici la même envoûtante présence de personnages toujours prompts à renaître.

Dans le grand salon aux meubles précieux, ils paraissent, en forme d'hommages, dans un petit dessin de Jacques Ferrand, dans une grande toile de Kiffer, dans une esquisse de Jean-Denis Maillart pour la *Dame aux Camélias*, ou dans une silhouette de *l'Aigle à deux têtes*, signée Christian Bérard.

Les livres eux-mêmes disent la conscience de la comédienne, donnent la preuve que rien de ce qui touche à l'art dramatique ne lui est étranger. Edwige Feuillère a d'ailleurs écrit elle-même, et de façon pertinente, sur son métier de vedette.

Mais ce monde de la fiction ne voile pas aux yeux de l'actrice le monde tout court. Elle sait, quand il le faut, s'évader — trop peu, dit-elle, à son gré — et dans une île perdue d'un fjord norvégien, vivre quelques semaines sans autre compagnie que celle de la mer et du vent, sans autre visite que celle d'un hydravion dont le pilote-ami, vient de temps à autre, déposer le courrier et ses hommages à celle qui demeure, même en ces lointains rivages, la *Grande Dame* du cinéma français.

DANIEL GELIN [*Suite de la page* 11]

Il n'a pas tout dit. Daniel Gélin aimait trop le cinéma pour ne pas ambitionner d'y prendre la place du « créateur ». En juillet, l'artiste a réalisé son premier film, les « Dents longues », avec sa femme, Danièle Delorme.

Dans « *Adorables créatures* », une réalisation de Christian-Jaque, qui a ouvert brillamment cet automne la saison cinématographique de Paris, Daniel Gélin est recherché par cinq femmes, cinq grandes vedettes : Edwige Feuillère, Martine Carol, Danielle Darrieux, Renée Faure et Antonella Qualdi. Une série d'aventures galantes, de rencontres humoristiques et tendres les font voleter autour du héros. Christian-Jaque y a dépensé beaucoup de talent, de brio et de fantaisie.

Le sujet de ce film offre un parfait contraste avec celui que Gélin devait ensuite tourner et qui s'intitule la *Maison du Silence*. C'est le nom qu'on donne à ces oasis de repos et de méditation qui sont, au coeur même de Rome, les maisons de retraite ouvertes par différents ordres religieux. Celle qu'on nous présente ici relève des Jésuites. Des retraites de trois jours ont lieu chaque semaine, qui permettent à des hommes soudain assoiffés de solitude, de réflexion, de pouvoir faire le point, et souvent de repartir dans la vie d'un pas plus assuré.

Le film conte l'histoire de certains des retraitants : un ancien maquisard (Jean Marais) hanté par le souvenir des innocents dont il a causé la mort, alors qu'il a dû faire sauter un pont sur lequel passait un convoi ennemi ; un disparu (Daniel Gélin), prisonnier de guerre qui, au retour de ses nombreuses années de captivité, trouve sa femme remariée, son enfant adopté par un autre, et qui n'ose troubler leur bonheur ; un voleur (Aldo Fabrizi), qui tente de faire perdre sa trace ; un écrivain à scandale (Frank Villard), dont les ouvrages noirs ont sur la jeunesse la plus funeste influence.

La retraite finie, les uns retourneront à la vie quotidienne, d'autres auront trouvé la foi.

LORENZO CAMPAGNA [*Suite de la page* 9]

Le matin, à 8 h., c'est lui qui donne les premières nouvelles du jour aux auditeurs. « Pour un annonceur, lire le bulletin de nouvelles constitue la partie la plus difficile de son travail, poursuit Lorenzo, et cela au dire de tous les annonceurs. Ici, aucune interprétation possible. La lecture, simplement la lecture, dans le ton neutre des nouvelles, mais une lecture dépouillée d'artifices, tendant à la perfection ».

Le Comptoir du disque, une émission hautement appréciée des auditeurs, entre dans sa deuxième année. En collaboration avec Roger de Vaudreuil, Lorenzo Campagna anime cette demi-heure du matin où sont entendus des disques de choix allant du jazz à la musique de chambre.

Mais ce qui caractérise le mieux Lorenzo Campagna, c'est son titre de fantaisiste sous lequel il aime d'ailleurs à se présenter. Dans une émission comme *Baptiste et Marianne*, il lui est possible de faire valoir toute la signification de ce mot.

« Dans une telle émission, d'ajouter Lorenzo, le rôle de l'annonceur se confond avec celui du comédien, et c'est à ce genre de travail que va ma préférence ».

Lorenzo Campagna ne limite pas ses activités à la radio. La télévision fait également appel à ses services. C'est ainsi que notre boute-en-train participe à la série d'émissions *Mot à mot* que réalise Pierre Mercure. Il s'agit d'une encyclopédie à la blague, un texte de Carl Dubuc lu par Lorenzo Campagna et illustré de dessins de Pierre Gauvreau.

« Autant il me plaît d'écouter de la musique sérieuse comme un *andante* de Bach, par exemple, autant j'aime moi-même jouer ou participer à des émissions légères, enlevantes ». Et Lorenzo Campagna nous quitte en nous faisant une dernière confidence : « J'aime beaucoup chanter dans une émission de variétés, non pas comme un chanteur sérieux, car je sais très bien que je n'ai pas de voix, mais simplement pour divertir et m'amuser ! »

Et il disparaît dans un studio où l'attendent une foule d'admirateurs.

NOUVELLES DE DERNIERE HEURE

Le metteur en scène Pierre Vialet a tourné pour la télévision le *Pygmalion* de George Bernard Shaw, dans une adaptation très libre de Jacques Chabannes. Cécile Aubry, pour ses débuts au vidéo, incarnait l'héroïne de Shaw. Les prises de vues ont été effectuées rue Pigalle, en extérieurs, devant le théâtre de l'Humour.

•

En Californie il y a communauté de biens et, selon cette loi, Bing Crosby, après la mort de sa femme, a dû se départir en faveur du gouvernement de plus de $750,000 ; c'est-à-dire qu'il a payé des droits de succession sur la moitié de sa propre fortune. Bing a renoncé à son écurie de courses, 65 chevaux de race ont été mis à l'enchère et ont rapporté la somme de $85,000.

•

André Cayatte a commencé un nouveau film *Avant le Déluge* sur un scénario composé avec Charles Spaak. Quelques prises de vues ont été enregistrées au Fort de Vincennes, transformé pour l'occasion en *Maison d'arrêt*. Les premières scènes ont été tournées en plein champ aux environs de Senlis.

Une présentation originale de haute mode sur la plate-forme du Palais de Chaillot dans Sous le ciel de Paris.

ASPECTS de PARIS

Le cinéma tend de plus en plus à situer ses récits, même les plus romanesques, dans le cadre de la réalité. Certes, en bien des cas, il faut encore reconstituer en studio de grands décors d'extérieurs exigés par une fiction poétique ou historique. Mais les sujets originaux et actuels, l'influence du néo-réalisme, la maniabilité toujours plus grande des appareils d'enregistrement, incitent maintenant les réalisateurs à placer leurs interprètes dans la rue, parmi la foule, à faire entrer la vie dans les images de leurs films. Cette tendance s'est affirmée successivement dans tous les pays producteurs et ainsi, en même temps qu'elles nous content une intrigue dramatique, les oeuvres de l'écran nous rendent familier le visage des capitales. Nous avons connu Rome, Londres, Vienne, New-York ; nous connaissons Paris.

Le prestige de la « Ville Lumière », l'attrait qu'elle exerce dans le monde entier, ne la désignaient-ils pas tout spécialement à l'attention des cinéastes ? Bien souvent les étrangers eux-mêmes sont venus sur place lui demander son merveilleux décor. Deux coproductions réunissent par leurs thèmes, deux grandes villes : « *Paris est toujours Paris* » et « *Rome-Paris-Rome* ».

Il est probable que si le film de Julien Duvivier : « *Sous le ciel de Paris* » a connu partout un succès si prodigieux, c'est parce que le réalisateur a su mêler à sa puissante construction dramatique quelques-uns des aspects les plus divers de Paris. La ville s'anime et vit avec ses personnages. Elle est elle-même un personnage.

C'est ce qu'a bien compris aussi Hervé Bromberger en tournant l'histoire émouvante et drôle d'un paysan en voyage de noces, qui perd sa femme dans le métro. « *Seul dans Paris* » permet à Bourvil d'aborder un genre nouveau. Il permet aussi au cinéaste de nous offrir une image extrêmement vivante du Paris populaire en fête, le soir du 14 juillet. Ce thème, que René Clair transposa autrefois poétiquement, le voici dans sa réalité, avec l'insouciance des passants, l'indifférence de la foule, les intrigues qui s'ébauchent, les flonflons des bals en plein air. On peut penser que le public du monde entier sera sensible à cet aspect de l'oeuvre de Bromberger.

Comme dans « *Sans laisser d'adresse* », son film précédent, J. P. Le Chanois a traité le dernier : « *Agence Matrimoniale* », à la façon d'un reportage romancé et il a promené sa caméra dans tous les coins de Paris, saisissant le détail vrai, l'anecdote amusante.

Paris, familier des faubourgs... C'est vers lui que nous conduira « *Le Costaud des Batignolles* » sur les traces de Raymond Bussières lui-même, le plus « parigot » des Parisiens ; le Paris des petits « bistros » et des matches populaires.

Paris vu par ses chansons, dans le film « *Paris chante toujours* », où l'on suivra les vedettes de la chanson, de l'Opéra à la Tour Eiffel, à la poursuite d'un singulier trésor.

Paris des vieilles rues et des quais, où vont rêver les amoureux du « Château de verre » et ceux d'« *Une histoire d'amour* ».

Paris de l'entre-deux guerres où triomphait « *Lady Paname* » ou la pitoyable héroïne de « *Deux sous de violettes* » fuyait le désir des hommes. Paris hier et aujourd'hui... Paris amusant et pittoresque de « *Piédalue à Paris* » et du « *Crime du Bouif* ».

C'est à l'île Saint-Louis, à Bercy, dans le hall d'un grand journal, sur un terrain d'atterrissage que Jean Loubignac a conduit les héros de son film : « *Tu es un imbécile* », et même à la ménagerie du Jardin des Plantes, où Larquey se trouvait aussi ces dernières semaines à la poursuite d'« *Une drôle de Noce* ».

Mais Paris, c'est aussi, pour beaucoup, le « Gay Paris ». Et l'on pense que nos cinéastes n'ont garde d'oublier cet aspect particulier de la capitale ! « *Nuits de Paris* », la « *Rose Rouge* », et bien d'autres encore, nous permettent de pénétrer dans les coulisses et sur la scène des plus grands music-halls de Paris.

Ci-dessus, sur le *plateau fantôme* des studios de Hollywood, LON CHANEY, fils, évoque pour sa partenaire, PAULA CORDAY, le souvenir d'une scène jouée jadis par le père de l'acteur. — Ci-dessous, LON CHANEY, père, tel qu'il était grimé pour son célèbre rôle du *Phantom of the Opera*, un film qui a été tourné en plusieurs versions.

Acteurs de père en fils

par HELENE CHARPENTIER

Il y a de cela un peu plus d'un quart de siècle, soit à l'époque du muet, Lon Chaney inaugura pour les studios Universal la série des films d'horreur auxquels il doit la meilleure part de sa célébrité. Le plus inoubliable de ces films est, sans contredit, *The Phantom of the Opera*, dont l'action se passe à l'Opéra de Paris.

Pour le tournage, on avait construit dans le studio une plate-forme appropriée qu'on baptisa : *the phantom stage*. On en réserva l'usage exclusif aux films d'horreur. Aucun lieu n'a été témoin d'aussi lugubres tragédies : pendaison, mutilation, électrocution, strangulation, etc., et, bien entendu, les accessoires rangés dans la pièce avoisinante sont en rapport avec leur sinistre usage.

Il était tout naturel que le récent film de Lon Chaney fils, soit tourné sur ce fameux *plateau fantôme*. Il s'agit de *Black Castle*, une histoire de cape et d'épée à laquelle se mêle une forte dose d'inquiétant mystère. Lon Chaney fils incarne un vieux serviteur difforme qui est à l'emploi de l'acteur Stephen Mc Nally. La distribution comprend aussi Boris Karloff, Richard Greene et Paula Corday.

Si Lon Chaney fils conserve pour son père un sentiment de filiale admiration, son ambition toutefois n'est pas de l'imiter mais d'acquérir une personnalité bien à lui et indépendante de son hérédité. C'est sans doute pourquoi il a toujours refusé de jouer à son tour les personnages que son père avait jadis incarnés.

Rappelons que dans la première présentation du *Phantom of the Opera*, Lon Chaney père jouait le rôle titre et que Mary Philbin et Norman Kerry étaient les deux amoureux. Le film a depuis été repris au parlant et en technicolor, avec Claude Rains dans le rôle créé par Lon Chaney et Suzanna Foster et Nelson Eddy personnifiant le jeune couple.

Dans les coulisses du cinéma

FERNANDO LAMAS dans son dernier film : *Dangerous When Wet.*

C'est l'Italie qui réalise le plus long métrage en « 3-D » européen. Il s'agit de *Le plus comique spectacle du monde*. Le film, à l'image de *The Greatest Show On Earth*, réalisé par Cecil B. de Mille, se passe dans un vrai cirque, le cirque Togni, célèbre dans les milieux cinématographiques pour avoir fourni ses lions à tous les films historiques : *Fabiola, Messaline* et *Spartacus*. L'honneur d'être le premier interprète tridimensionnel italien ne pouvait échoir qu'à l'acteur le plus populaire de la péninsule : Toto.

•

Pier Angeli, qui a terminé avec Debbie Reynolds une tournée en Amérique du Sud, se rend à Londres avec Lana Turner et Carlos Thompson pour des essais en technicolor. Elle ira à Rome et à Naples pour tourner son prochain film avec Kirk Douglas.

•

The Master of Ballantrae film tiré d'un roman de Robert Louis Stevenson a été tourné en Angleterre. Errol Flynn interprète le rôle principal et Anthony Steele celui de son frère. Les vedettes féminines sont des actrices anglaises.

•

Henri Beauvais vient de terminer avec le metteur en scène Marc de Gastyne, deux courts métrages : *L'Homme et la bête*, et le *Grand Cirque s'en va*. C'est l'hivernage d'un grand cirque européen. En pleine campagne, dans un grand domaine, l'immense chapiteau est en sommeil, mais une vie intense règne dans cette véritable Arche de Noé, avec sa cavalerie, son troupeau d'éléphants, de tigres, de lions, car c'est aussi un centre de dressage et d'élevage de fauves.

Sacha Guitry possède tous les talents. En cinquante ans, il a écrit 125 pièces, 40 films et 4 livres. Il a incarné tour à tour tous les personnages de l'histoire ; il a remporté de véritables triomphes comme réalisateur et sa voix si chaude le rend irremplaçable pour les émissions radiophoniques.

•

Dans son nouveau film : *La Vierge du Rhin* Jean Gabin retrouve un métier qu'il connaît bien et qu'il aime : celui de mécanicien. Cette fois, c'est à bord d'un automoteur naviguant sur le Rhin que Jean Gabin exercera la profession dont il rêvait dans sa jeunesse... Le sujet est tiré d'un roman de Pierre Nord, adapté et dialogué par Jacques Sigurd.

•

Eugène Lurie, le réalisateur de *The Beast From 20,000 Fathoms* pour Warner Brothers, doit réaliser 13 opéras pour la télévision. Les premières oeuvres ainsi présentées seront : *La Traviata, Les Noces de Figaro, Carmen, Le Barbier de Séville* et *Madame Butterfly*. Il s'agit de condenser chacune en trente minutes, ce qui est une tâche fort délicate qui nécessite l'attention d'un expert.

Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. D'emploi facile, économique et à la portée de toutes :

Les Pilules

MYRRIAM DUBREUIL

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL *(POUR LE CANADA SEULEMENT)*
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 1391, Place d'Armes, Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... **Province** .....

LES MOTS CROISES DU "FILM"

Problème numéro cent quatre-vingt-douze

HORIZONTALEMENT

1—Prêter l'oreille pour entendre. — Comédien ambulant.

2—Nom de notre vedette. — Poils servant à garnir les selles.

3—Montagne de l'Asie antérieure, fameuse par ses cèdres magnifiques. —Ancien nom du hêtre. — Prénom de notre vedette.

4—Prénom d'une femme célèbre par sa beauté. — Motif, sujet. — Ville d'Italie, sur le Borbore.

5—Tamis. — Symbole chimique de l'*aluminium*. — Pronom indéfini.

6—Dans. — Equerre. — Qui mérite.

7—Habitation que se ménagent certains animaux. — Roue à gorge d'une poulie.

8—Attitude. — Soulèvement de l'eau.

9—Point cardinal. — Se suivent dans *moine*.

10—En les. — Conjonction copulative. —Règle double. — A lui.

11—Chef arabe. — Homme avare.

12—Biographies. — Languette de cuir servant à fermer un portefeuille. — Malpropre.

13—Nom donné à la religion des musulmans. — Nuage. — Roi de Perse de la dynastie sassanide.

14—Fermer rapidement les paupières. — Qui n'est pas du lieu.

15—Ville d'Eubée, détruite par les Perses. — Grosse dent.

VERTICALEMENT

1—Temples religieux. — Ouvrage à faire dans une maison.

2—Fils d'Enos, un des patriarches antédiluviens. — Prendre vivement et avec vigueur.

3—Cercles, globes, sphères. — Constructeur de l'arche. — Siège du cavalier.

4—Employas. — Entrelacé régulièrement. — Sel, en anglais.

5—Certain degré d'élévation ou d'abaissement de la voix. — Artiste en vue. — Vaste amas d'eau salée.

6—Dans. — D'un verbe gai.

7—Dans la gamme. — Année.

8—Parasite. — Formation géologique de consistance poreuse.

9—Usages. — Equerre.

10—Préfixe d'abstraction. — Nom du Bouddha, en Chine.

11—Sorte de nain jaune. — Qui a de l'adresse. — Terrain.

12—Des monts Ourals. — Mère d'Isaac.

13—Exprime le superlatif. — Genre de gadidés. — Usai la surface d'un corps avec une râpe.

14—Général anglais, né à Attenborough, gendre de Cromwell. — Coffre de bois dans lequel on met les viandes que l'on veut conserver en les salant.

15—Genre de mollusques, fossiles dans le terrain secondaire. — D'une bienveillance douceureuse.

SOLUTION DE NOTRE PROBLÈME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

R	E	F	U	S	E	R	■	D	E	L	U	R	E	R
A	R	A	S	E	R	■	M	■	S	O	N	A	T	E
A	I	D	E	S	■	R	A	Y	■	S	E	M	E	S
E	G	E	R	■	L	A	S	S	O	■	S	E	N	S
T	E	S	T	■	■	■	■	■	■	M	■	E	D	E
E	A	■	A	H	■	■	■	■	■	I	L	■	U	N
S	■	S	U	E	■	■	■	■	■	L	A	C	■	T
■	R	A	T	A	■	■	■	■	■	L	I	O	N	■
O	■	A	R	T	■	■	■	■	■	A	N	S	■	M
A	C	■	E	R	■	■	■	■	■	N	E	■	R	E
L	A	C	■	E	■	■	■	■	■	D	■	S	E	N
I	L	O	T	■	C	O	U	T	E	■	T	E	S	T
S	I	L	O	E	■	U	N	E	■	M	E	N	C	E
E	C	O	U	T	E	■	I	■	N	A	S	S	A	U
S	E	N	T	E	U	R	■	L	E	N	T	E	U	R

EN VEDETTE CHEZ LES PETITES

4383

4385

4386

4382 4383 4385 4385 4385 4386 4386

4384

No 4383. — Blouse, jupon, tablier ou jumper. Grandeurs 1 À 6. Métrage requis pour taille 4 : 1½ v. en 35″, 1⅞ v. en 39″. Col contrastant : ¼ v. en 35″ ou 39″. Tablier ou jumper : 1¾ v. en 35″, 1⅞ v. en 39″, 1⅛ v. en 54″. Prix 35¢

No 4385. — Robe à tablier amovible. Grandeurs 1 À 6. Métrage requis pour taille 5 : Robe : 1¾ v. en 39″. Col et poignets : ⅛ v. en 39″. Tablier et bordure : 1 v. en 35″. Corsage et tablier : ⅞ v. en 35″. Ceinture et attaches : ⅜ v. en 35″. Jupe et bordure : 1¼ v. en 39″. Prix 35¢

No 4386. — Tablier, robe et blouse. Grandeurs 7 À 14. Métrage requis pour taille 10 : Robe ou tablier : 2⅛ v. en 35″, 2⅝ v. en 39″, 1⅞ v. en 54″. Blouse : 1⅛ v. en 35″, 1⅜ v. en 39″. Prix 35¢

No 4384. — Tablier, culotte et pantalon. Grandeurs 1 À 6. Métrage requis pour taille 3 : Tablier : 1 v. en 35″. Pantalon, col, poignets et bordure : 1½ v. en 35″. Tablier et culottes : 1½ v. en 35″. Prix 35¢

CES PATRONS SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du Film, Dominion Patterns Co., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New-York City, N. Y. U.S.A.

Un ensemble parfait

LE SAMEDI

Vous passionnera tous. Vous y trouverez des *portraits de vedettes, de l'actualité mondiale, de la vie, des articles de fond.* Il vous donnera un point de vue original sur les problèmes de l'heure, vous distraira par *ses nouvelles et ses romans illustrés.*

LA REVUE POPULAIRE

le magazine de la femme chic. Riche en *chroniques de mode,* il vous tiendra à la pointe de l'élégance et vous facilitera par *ses nombreux* conseils la tenue de votre maison. Vous vous délecterez de *son roman d'amour complet,* vous aimerez à faire lire *ses articles* autour de vous.

LE FILM

Mais ouvrez-le, vous y trouverez ! . . .

- Nombre d'articles sur vos vedettes préférées . . .
- Vous pénétrerez dans les secrets des grands studios . . .
- Vous apprécierez un roman complet.
- Vous y trouverez des mots croisés.

Au service de la famille les magazines canadiens qui enrichissent la conversation

REMPLISSE[illegible]-COUPON
SELON VOT[illegible]

M J J ASSELIN
6723 ST DENIS
VILLE
17316
AV54-R-79949